



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

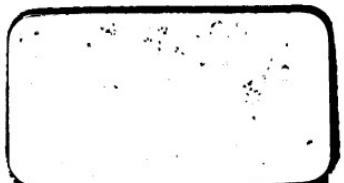
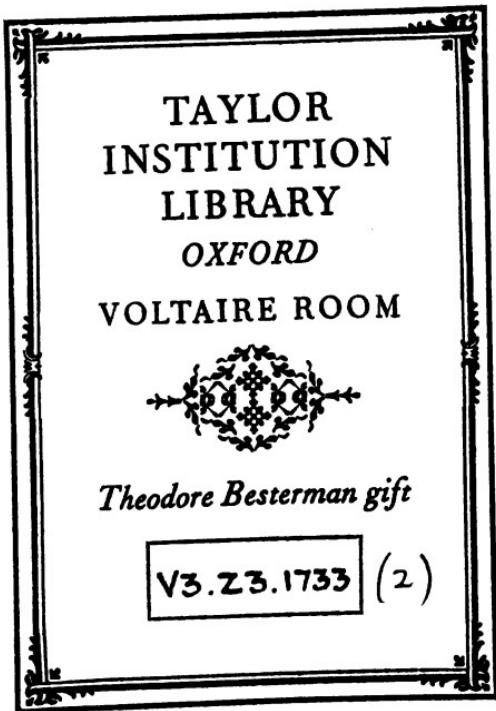
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

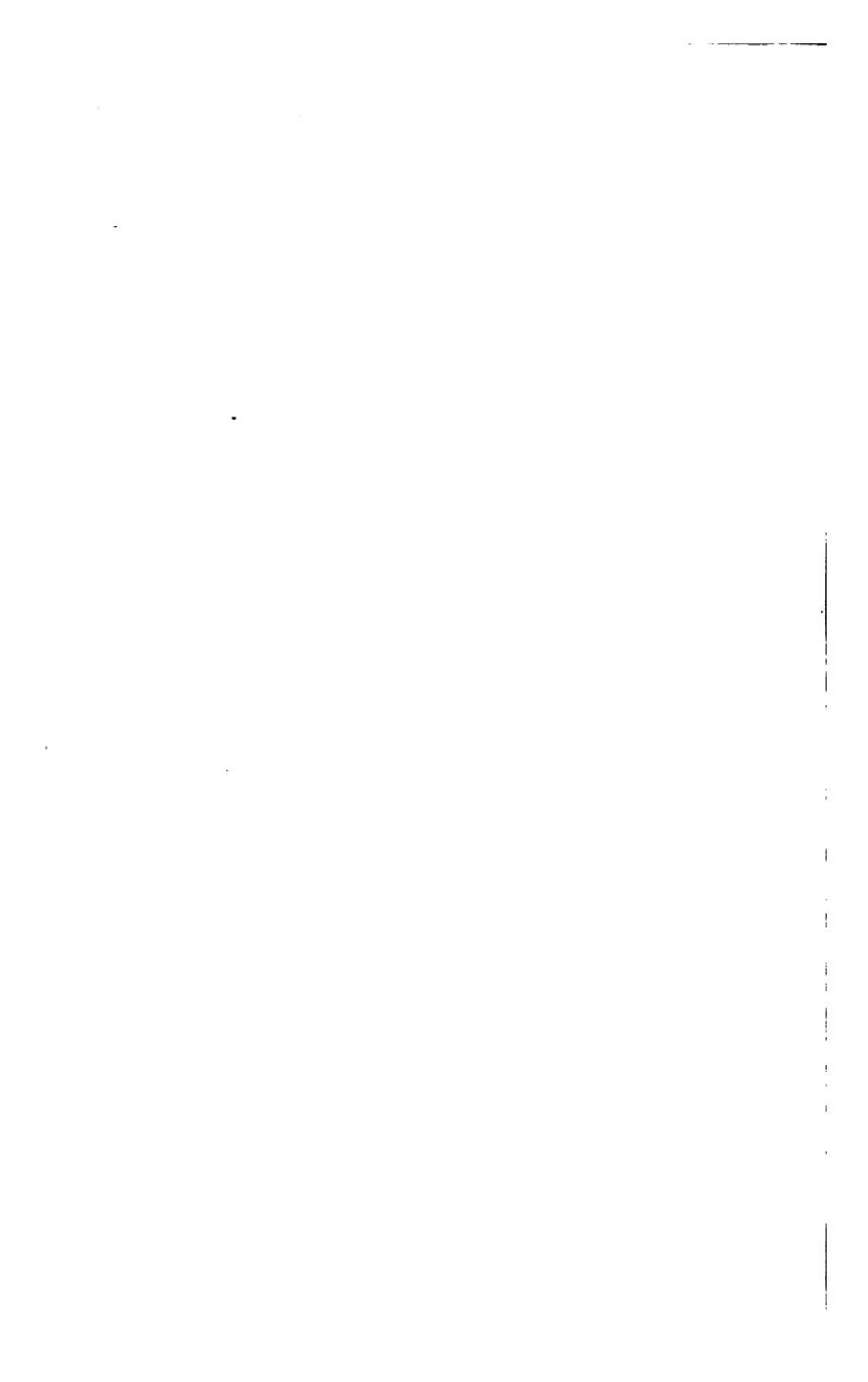
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Beaterman 1973/16







L A
Z A Y R E,
DE M. DE VOLTAIRE,

Représentée à Paris aux mois
d'Aoust, Novembre & Dé-
cembre 1732.

Augmentée de l'Epitre Dédicatoire,
Est etiam crudelis amor.

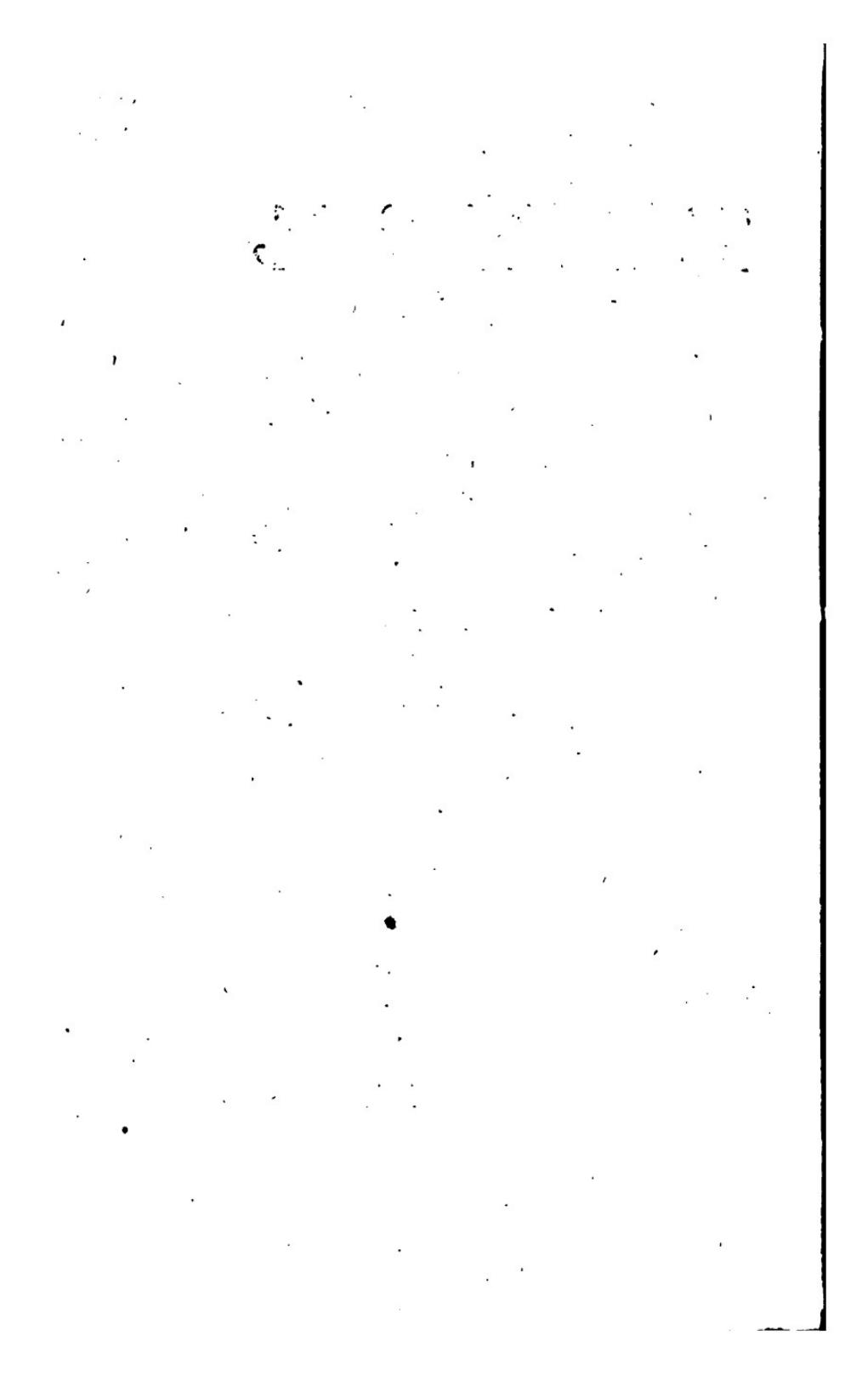
Broché trente sols.

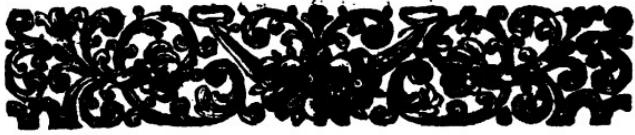


A P A R I S,

Chez JEAN-BAPTISTE BAUCHE, à la descente du
Pont-neuf, proche les Augustins, à Saint Jean-
Baptiste dans le Désert.

M. DCC. XXXIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROT.





E P I T R E D E D I C A T O I R E, A M O N S I E U R F A K E N E R M A R C H A N D A N G L A I S.



VOUS êtes Anglais, mon cher Ami, & je suis né en France ; mais ceux qui aiment les Arts sont tous concitoyens. Les honnêtes gens qui pensent, ont à peu près les mêmes principes, & ne composent qu'une République. Ainsi il n'est pas plus étrange, de voir aujourd'hui une Tragédie française dédiée à un Anglais ou à un Italien, que si un citoyen d'Ephèse ou d'Athènes avoit autrefois adressé son ouvrage à un Grec d'une autre Ville. Je vous offre donc cette Tragédie comme à mon compatriote dans la littérature, & comme à mon ami intime.

A

E P I T R E.

Je jouis en même tems du plaisir de pouvoir dire à ma Nation de quel œil les Négocians sont regardés chez vous, quelle estime on faisait avoir en Angleterre pour une profession qui fait la grandeur de l'Etat, & avec quelle supériorité quelques-uns d'entre vous représentent leur Patrie dans le Parlement, & sont au rang des Législateurs.

Je sais bien que cette profession est méprisée de nos petits Maîtres ; mais vous savez aussi que nos petits Maîtres & les vôtres sont l'espèce la plus ridicule qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre.

Une raison encore qui m'engage à m'étreindre de belles Lettres avec un Anglais plutôt qu'avec un autre, c'est votre heureuse liberté de penser ; elle en communique à mon esprit, mes idées se trouvent plus hardies avec vous.

Quiconque avec moi s'entretient,
Semble disposer de mon ame ;
S'il sent vivement, il m'endamme,
Et s'il est fort, il me soutient.
Un Courtisan pétri de feinte
Fait dans moi tristement passer
Sa défiance & sa contrainte,
Mais un esprit libre & sans crainte
M'enhardt & me fait penser
Mon feu s'échauffe à sa lumiere,

E P I T R E.

Ainsi qu'un jeune peintre instruit
Sous Coypel & sous l'Argiliere,
De ces maîtres qui l'ont conduit
Se rend la touche familiere;
Il prend malgré lui leur maniere
Et compose avec leur esprit.
C'est pourquoi Virgile se fit
Un devoir d'admirer Homere
Il le suivit dans sa carriere,
Et son émule il se rendit
Sans se rendre son plagiare.

Ne craignez pas qu'en vous envoyant ma
piece, je vous en fasse une longue apologie ;
je pourrois vous dire pourquoi je n'ai pas
donné à Zaïre une vocation plus déterminée
au Christianisme, avant qu'elle reconnût son
pere, & pourquoi elle cache son secret à
son Amant, &c. Mais les esprits sages qui
aiment à rendre justice, verront bien mes
raisons, sans que je les indique ; & pour les
critiques déterminés qui sont disposés à ne
me pas croire, ce seroit peine perdue que de
leur dire mes raisons.

Je me vanterai avec vous d'avoir fait seu-
lement une piece assez simple ; qualité dont
on doit faire cas de toutes façons.

Cette heureuse simplicité
Eut un des plus dignes partages.

E P I T R E.

De la savante antiquité.
Anglais, que cette nouveauté
S'introduise dans vos usages ;
Sur votre Theatre infecté
D'horreurs, de gibets, de carnages ;
Mettez donc plus de vérité
Avec de plus nobles images.
Adisson l'a déjà tenté ;
C'étoit le Poëte des sages ;
Mais il étoit trop concerté,
Et dans son Caton si vanté,
Ses deux filles en vérité,
Sont d'insipides personnages :
Imitez du grand Adisson ;
Seulement ce qu'il a de bon ;
Polissez la rude action
De vos Melpomènes sauvages ;
Travaillez pour les connoisseurs
De tous les tems, de tous les âges,
Et répandez dans vos ouvrages
La simplicité de vos mœurs.

Que Messieurs les Poëtes Anglais ne s'imaginent pas que je veuille leur donner Zaïre pour modèle, je leur prêche la simplicité, le naturel, & la douceur des vers ; mais je ne me fais point du tout le Saint de mon sermon : si Zaïre a eu quelque succès, je le dois beaucoup moins à la bonté de mon ouvrage, qu'à la prudence que j'ai eue de parler

E P I T R E.

d'amour le plus tendrement qu'il m'a été possible. J'ai flatté en cela le goût de mon auditoire, on est assez sûr de réussir quand on parle aux passions des gens plus qu'à leur raison ; on veut de l'amour, quelque bon Chrétien que l'on soit, & je suis très-persuadé que bien en prit au grand Corneille de ne s'être pas borné dans son Polieuëte à faire casser les statues de Jupiter par les Néophites ; car telle est la corruption du genre humain, que peut-être

De Polieuëte la belle ame
Auroit foiblement attendri,
Et les vers Chrétiens qu'il déclame
Seroient tombés dans le decrî,
N'eut été l'amour de sa femme
Pour ce Payen son favori,
Qui regnoit bien plus dans son ame
Que son indifferent mari.

Même avanture à peu près est arrivée à Zaïre. Tous ceux qui vont aux spectacles, m'ont assuré, que si elle n'avoit été que convertie, elle auroit peu intéressé ; mais elle est amoureuse de la meilleure foi du monde, & voilà ce qui a fait sa fortune ; Cependant il s'en faut bien que j'aie échappé à la censure,

Plus d'un ép�ueur intractable
M'a vêtillé, m'a critiqué,
Plus d'un râilleur impitoyable

E P I T R E.

Tout ce qu'au moins croqué;
Et peu clairement expliqué,
Un roman très-peu vraisemblable
Dans ma cervelle fabriqué,
Que le sujet en est tronqué,
Que la fin n'est pas raisonnable ;
Même on m'avoit pronostiqué
Ce sifflet tant épouventable,
Avec quoi le Public choqué
Régale un Auteur misérable ;
Cher ami, je me suis moqué
De leur censure insupportable ;
J'ai mon drame en Public risqué,
Et le Partere favorable.
Au lieu du sifflet, m'a claqué ;
Des larmes mêmes ont offusqué
Plus d'un oeil que j'ai remarqué,
Pleurer de l'air le plus aimable ;
Mais je ne suis point requinqué,
Par un succès si désirable :
Car j'ai comme un autre marqué
Tous les *deficit* de ma Fable ;
Je l'sai qu'il est indubitable,
Que pour former œuvre parfait,
Il faudroit se donner au diable,
Et c'est ce que je n'ai pas fait.

Je n'ose me flatter que les Anglais fassent
à Zaïre le même honneur qu'ils ont fait à
Brutus, dont on va jouer la traduction sur

E P I T R E.

le Théâtre des Londres. Vous avez ici la réputation de n'être ni assez dévots pour vous soucier beaucoup du vieux Lusignan, ni assez tendres pour être touchés de Zaïre. Vous passez pour aimer miex une intrigue de Conjuez, qu'une intrigue d'Amans. On croit qu'à votre Théâtre on bat des mains au mot de Patrie, & chez nous à celui d'Amour : cependant la vérité est que vous mettez de l'amour tout comme nous dans vos Tragédies, si vous n'avez pas la réputation d'être tendres, ce n'est pas que vos Héros de Théâtre ne soient amoureux, mais c'est qu'ils expriment rarement leur passion d'une maniere naturelle. Nos Amans parlent en Amans, & les vôtres ne parlent encore qu'en Poètes.

Si vous permettez que les Français soient vos maîtres en galanterie ; il y a bien des choses en récompense, que nous pourrions prendre de vous. C'est au Théâtre Anglais que je dois la hardiesse que j'ai eue, de mettre sur la Scene les noms de nos Rois, & des anciennes Familles du Royaume. Il me paraît que cette nouveauté pourroit être la source d'un genre de Tragédie, qui nous est inconnu jusqu'ici, & dont nous avons besoin. Il se trouvera sans doute des génies heureux, qui perfectioneront cette idée, dont Zaïre n'est qu'une foible ébauche. Tant que l'on continuera en France de protéger les let-

E P I T R E.

tres, nous aurons assez d'Ecrivains. La nature forme presque toujours des hommes en tout genre de talent ; il ne s'agit que de les encourager & de les emploier. Mais si ceux qui se distinguent un peu n'étoient soutenus par quelque récompense honorable, & par l'attrait plus flatteur de la considération, tous les beaux Arts pourroient bien déperir un jour au milieu des abris élevés pour eux, & cesarbres plantés par Louis XIV. dégénéretoient faute de culture : le Public auroit toujours du goût, mais les grand Maîtres manqueroient : un Sculpteur dans son Académie verroit des hommes médiocres à côté de lui, & n'éléveroit pas sa pensée jusqu'à Girardon & au Puget : un Peintre se contenteroit de se croire supérieur à son confrere, & ne songeroit pas à égaler le Poussin. Les Successeurs de Louis XIV. suivront toujours sans doute l'exemple de ce grand Roi qui donnoit d'un coup d'œil une noble emulation à tous les Artistes : Il encourageoit à la fois un Racine & un Vanrobès, ---- il portoit notre commerce & notre gloire par delà les Indes : il étendoit ses graces sur des Etrangers étonnés d'être connus & récompensés par notre Cour. Partout où étoit le mérite, il avoit un protecteur dans Louis XIV.

Cir de son astre bienfaisant
Les influences libérales,

E P I T R E.

Du Caire au bord de l'Occident,
Et sous les glaces boréales
Cherchoient le mérite indigent.
Avec plaisir ses mains royales
Répandoient la gloire & l'argent,
Le tout sans brigue & sans cabales,
Guillemini, Viviani,
Et le céleste Cassini
Auprès des Lys venaient se rendre,
Et quelque forte pension
Vous auroit pris le grand Neuton,
Si Neuton avoit pu se preadre.
Ce sont là les heureux succès
Qui faisoient la gloire immortelle
De Louis & du nom Français ;
Ce Louis étoit le modèle
De l'Europe & de vos Anglais.
On craignit que par ses progrès
Il n'envahît à tout jamais
La Monarchie universelle ;
Mais il l'obtint par ses biensfaits.

Vous n'avez pas chez vous de fondations pareilles aux monumens de la munificence de nos Rois, mais votre Nation y supplée ; vous n'avez pas besoin des regards du Maître pour honorer & récompenser les grands talents en tout genre. Le Chevalier Steele & le Chevalier Vanbrouk, étoient en même-tems Auteurs comique, & Membres du Par-

E P I T R E.

lement. La Primatie du Docteur Tillotson,
l'Ambassade de Mr. Prior, la Charge de Mr.
Neuton, le ministere de Mr. Adisson, ne sont
que les suites ordinaires de la considération
qu'ont chez vous les grands hommes ; vous
les comblez de biens pendant leur vie, vous
leur elevez des mausolées & des statués après
leur mort ; il n'y a pas jusq'aux Actrices
célèbres, qui n'aient chez vous leur place
dans les Temples à côté des grands Poëtes,

Votre Ofilde & sa devanciere
Bracegirdle la Minaudiere,
Pour avoir fçû dans leurs beaux jours
Réussir au grand art de plaire,
Ayantachevé leur carriere,
S'en furent avec le concours
De votre République entiere,
Sous un grand poële de velours,
Dans votre Eglise pour toujours,
Loger de superbe maniere.
Leur ombre en paroît encore fiere,
Et s'en vante avec les amours:
Que chez vous à jamais respire
Cet heureux gout pour les beaux arts;
Qu'il soit l'ame de notre Empire;
Qu'avec Londres Paris conspire
A s'unir sous les étendarts
Du docte Dieu qui nous inspire,
Du Dieu dont la charmante Lyre

E P I T R E.

Doit à jamais nous interdire
Le bruit des trompettes de Mars.

Puissent l'Angleterre & la France jouir long-tems de cette paix si nécessaire aux Lettres, comme au Commerce ; puissions-nous conserver cette supériorité que les beaux Arts nous ont donnée sur tant d'autres peuples. Le terre est couverte de Nations aussi puissantes que nous : D'où vient cependant que nous les regardons presque toutes avec peu d'estime ? c'est par la raison qu'on méprise dans la société un homme riche, dont l'esprit est sans goût & sans culture. Surtout ne croiez pas que cet empire de l'esprit, & cet honneur d'être le modèle des autres peuples, soit une gloire frivole : Elle est la marque infaillible de la grandeur d'un empire : C'est toujours sous les plus grands Princes que les Arts ont fleuri ; & leur décadence est l'époque de celle d'un Etat. L'histoire est pleine de ces exemples, mais ce sujet me meneroit trop loin ; il faut que je finisse cette Lettre déjà trop longue, en vous envoyant un petit Ouvrage, qui trouve naturellement sa place à la tête de cette Tragédie : C'est un Epitre en vers, à celle qui a joué le rôle de Zaïre : Je lui devois au moins un compliment pour la façon dont elle s'en est acquitée ;

E P I T R E.

Car le Prophète de la Mecque
Dans son Séail n'a jamais eu
Si gentille Arabesque ou Gréque,
Son œil noir, tendre, & bien fendu,
Sa voix, & sa grace extrinſeque,
Ont mon ouvrage défendu,
Contre l'Auditeur qui rebeque ;
Mais quand le Lecteur morfondu
L'aura dans sa Bibliothéque,
Tout mon honneur sera perdu.

Adieu, mon Ami, cultivez toujours les
Lettres & la Philosophie, sans oublier
d'envoyer des Vaisseaux dans les Echelles
du Levant. Je vous embrasse de tout mon
cœur.

V.





E P I T R E

A MADEMOISELLE GOSSIN, jeune Actrice qui a représenté le Role de Zaïre avec beaucoup de succès.

EUNE Gossin reçois mon tendre hommage,
Reçois mes Vers au Théâtre applaudis,
J Protege-les. ZAYRE est ton ouvrage.
Il est à toi, puisque tu l'embellis.
Ce sont tes yeux, ces yeux si pleins de charmes,
Ta voix touchante, & tes sons enchanteurs,
Qui du critique ont fait tomber les armes.
Ta seule vüe adoucit les Censeurs,
L'illusion cette Reine des cœurs
Marche à ta suite, inspire les allarmes,
Le sentiment, les regrets, les douleurs,
Et le plaisir de répandre des larmes.
Le Dieu des Vers qu'on alloit dédaigner,
Est par ta voix aujourd'hui sûr de plaisir,
Le Dieu d'Amour à qui tu fus plus chére,
Est par tes yeux bien plus sûr de regner.

Entre ces Dieux désormais tu vas vivre :
Hélas ! long-tems je les servis tous deux,
Il en est un que je n'ose plus suivre,
Heureux cent fois le mortel amoureux,
Qui tous les jours peut te voir & t'entendre,
Que tu reçois avec un souris tendre,
Qui voit son sort écrit dans tes beaux yeux,
Qui meurt d'amour, qui te plait, qui t'adore,
Qui pénétré de cent plaisirs divers,
A tes genoux oubliant l'Univers,
Parle d'amour, & t'en reparle encore,
Et malheureux qui n'en parle qu'en Vers.



ZAYRE,

Z A Y R E,

TRAGEDIE.



PERSONAGES.

QROSMANE, Soudan de Jérusalem.

LUSIGNAN, Prince du Sang des Rois de Jérusalem.

{ ZAYRE, Esclaves du Soudan.

{ FATIME,

NERESTAN, Chevaliers François.

CHATILLON,

{ CORASMIN, Officiers du Soudan.

{ MELEDOR,

UN ESCLAVE.

SUITE.

*La Scene est au Sérap de
Jérusalem.*



Z A Y R E,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.



E ne m'attendois pas, jeune & belle
Zaire,
Aux nouveaux sentimens que ce lieu vous
inspire.

Quel espoir si flateur, ou quels heureux destins,
De vos jours tenebreux ont fait des jours certains?

Z A Y R E,

La paix de votre cœur augmente avec vos charmes,
 Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes,
 Vous ne les tournez plus vers ces heureux Climats
 Où ce brave François devoit guider nos pas ;
 Vous ne me parlez plus de ces belles contrées
 Où d'un Peuple poli les femmes adorées,
 Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux,
 Compagnes d'un Epoux & Reines en tous lieux,
 Libres sans déshonneur, & sages sans contrainte,
 Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.
 Ne souffrez-vous plus pour cette liberté ?
 Le Sérial d'un Soudan, sa triste austérité,
 Ce nom d'Esclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne ?
 Préferez-vous Solime aux rives de la Seine ?

Z A Y R E.

On ne peut désirer ce qu'on ne connoit pas.
 Sur les bords du Jourdain le Ciel fixa nos pas.
 Au Sérial des Soudans dès l'enfance enfermée,
 Chaque jour ma raison s'y voit accoutumée.
 Le reste de la terre anéanti pour moi,
 M'abandonne au Soudan qui nous tient sous sa loi :
 Je ne connois que lui, sa gloire, sa puissance :
 Vivre sous Orosmane est ma seule esperance,
 Le reste est un vain songe.

F A T I M E.

Avez-vous oublié
 Ce généreux François dont la tendre amitié

T R A G E D I E. 5

Nous promit si souvent de rompre notre chaîne ?
Combien nous admirions son audace hautaine,
Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats
Perdus par les Chrétiens sous les murs de Damas ?
Orosmane vainqueur admirant son courage,
Le laissa sur sa foi partir de ce rivage.
Nous l'attendons encor, sa générosité
Devoit payer le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine esperance ?

Z A Y R E.

Peut-être sa promesse a passé sa puissance.
Depuis plus de deux ans, il n'est point revenu.
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu, permet à son courage
Des sermens indiscrets, pour sortir d'esclavage.
Il devoit délivrer dix Chevaliers chrétiens,
Voir rompre leurs fers, ou reprendre les siens.
J'admirai trop en lui cet inutile zèle.
Il n'y faut plus penser,

F A T I M E.

Mais s'il étoit fidèle,
S'il revenoit enfin dégager ses sermens,
Ne voudriez-vous pas ----

Z A Y R E.

Fatime, il n'est plus temps,
Tout est changé----

6

Z A Y R E,

F A T I M E.

Comment? que prétendez-vous dire?

Z A Y R E.

Va, c'est trop te celer le Destin de Zaïre.
Le secret du Soudan doit encor se cacher.
Mais mon cœur dans le tien se plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois, qu'avec d'autres Captives,
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le Ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,
D'une main plus puissante a choisi le secours,
Ce superbe Orofmane----

F A T I M E.

Eh bien?

Z A Y R E.

Ce Soudan même.

Ce Vainqueur des Chrétiens---- chère Fatime---- il,
m'aime----
Tu rougis--- je t'entends--- garde-toi de penser,
Qu'à briguer ses soupirs je puise m'abaisser,
Que d'un Maître absolu la superbe tendresse
M'offre l'honneur honteux du rang de sa Maitresse,
Et que j'effuie enfin l'outrage & le danger
Du malheureux éclat d'un amour passager.
Cette fierté qu'en nous soutient la modestie,
Dans mon cœur à ce point ne s'est pas démentie,
Plutôt que jusqu'aujourd'hui j'abaisse mon orgueil,
Je verrois sans pâlir les fers & le cercueil,

T R A G E D I E. 7

Je m'en vais t'étonner, son superbe courage
A mes foibles apas présente un pur hommage,
Parmi tous ces objets à lui plaire émpressés,
J'ai fixé ses regards à moi seule adorée,
Et l'hymen confondant leurs intrigues fatales,
Me soumettra bientôt son cœur & mes rivales.

F A T I M E.

Vos apas, vos vertus, sont dignes de ce prix,
Mon cœur en est flatté plus qu'il n'en est surpris:
Que vos felicités s'il se peut soient parfaites,
Je me vois avec joie au rang de vos sujettes.

Z A Y R E.

Sois toujours mon égale, & goûte mon bonheur,
Avec toi partagé je sens mieux sa douceur.

F A T I M E.

Hélas! puissé le Ciel souffrir cet hymenée!
Puissé cette grandeur qui vous est destinée,
Qu'on nomme si souvent du faux nom de bonheur,
Ne point laisser de trouble au fond de votre cœur!
N'est-il point en secret de frein qui vous retienne?
Ne vous souvient-il plus que vous fûtes Chrétienne?

Z A Y R E.

Ah! que dis-tu? pourquoi rapeler mes erreurs?
Chere Fatime, hélas! fçai-je ce que je suis?
Le Ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître,
Ne m'a-t-il pas caché le sang qui m'a fait naître?

F A T I M E.

Nerestan qui n'a quitté non loin de ce séjour,
 Vous dit que d'un Chrétien vous reçûtes le jour ;
 Que dis-je ? cette Croix qui sur vous fut trouvée,
 Parure de l'enfance avec soin conservée,
 Ce signe des Chrétiens que l'art dérobe aux yeux
 Sous ce brillant éclat d'un travail précieux,
 Cette Croix dont cent fois mes soins vous ont parée,
 Peut-être entre vos mains est-elle demeurée
 Comme un gage secret de la fidélité,
 Que vous deviez au Dieu que vous avez quitté,

Z A Y R E.

Je n'ai point d'autre preuve, & mon cœur qui s'ignore,
 Peut-il suivre une foi que mon Amant abhorre ?
 La Coutume, la Loi plia mes premiers ans,
 À la Religion des heureux Musulmans :
 Je le vois trop ; les soins qu'on prend de notre enfance,
 Formaient nos sentimens, nos moeurs, notre créance ;
 J'eusse été près du Gange esclave des faux Dieux,
 Chrétienne dans Paris, Musulmane en ces lieux.
 L'instruction fait tout, & la main de nos Pères
 Grave sur nos faibles coeurs ces premiers caractères
 Que l'exemple, & le temps nous viennent retracer,
 Et que peut-être en nous, Dieu seul peut effacer.

T R A G E D I E.

9

Prisonniere en ces lieux tu n'y fus renfermée
Que lors que ta raison par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prêtoit son flambeau ;
Pour moi des Sarrazins esclave en mon berceau,
La foi de nos Chrétiens me fut trop tard connue,
Contre elle cependant, loin d'être prévenue,
Cette Croix, je l'avoue, a souvent malgré moi
Saisi mon cœur surpris de respect & d'effroi ;
J'osois l'invoquer même avant qu'en ma pensée,
D'Orosmane en secret l'image fut tracée :
J'honore, je chéris ces charitables lois
Dont ici Nerestan me parla tant de fois ;
Ces lois qui de la terre écartant les misères,
Des humains attendris font un Peuple de frères ;
Obligés de s'aimer, sans doute, ils sont heureux.

F A T I M E.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contr' eux ?
A la loi Musulmane à jamais asservie,
Vous allez des Chrétiens devenir l'ennemic,
Vous allez épouser leur superbe Vainqueur.

Z A Y R E.

Eh qui refuseroit le présent de son cœur !
De toute ma foiblesse il faut que je convienne :
Peut être qu'à ta loi j'aurois sacrifié ;
Mais Orosmane m'aime, & j'ai tout oublié
Je ne vois qu'Orosmane ; & mon ame enivréée

Se remplit du bonheur de s'en voir adorée,
 Mets-toi devant les yeux sa grace, ses exploits,
 Songe à ce bras puissant, vainqueur de tant de Rois,
 A cet aimable front que la gloire environne :
 Je ne te parle point du Sceptre qu'il me donne,
 Non, la reconnoissance est un foible retour,
 Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour ;
 Mon cœur aime Orosmane, & non son Diadème,
 Chère Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
 Peut-être j'en crois trop un penchant si fâcheur,
 Mais si le Ciel sur lui déployant sa rigueur,
 Aux fers que j'ai portés eut condamné sa vie,
 Si le Ciel sous mes lois eut rangé la Sirie,
 Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui
 Pour l'élever à soi desceadroit jusqu'à lui.

F A T I M E.

On marche vers ces lieux, sans doute, c'est lui-même,

Z A Y R E.

Mon cœur qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
 Depuis deux jours, Fatime, absent de ce Palais,
 Enfin mon tendre amour le rend à mes souhaits.



T R A G E D I E. 35



S C E N E II.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME.

O R O S M A N E.

V
ertueuse Zaire, avant que l'hymenée
Joigne à jamais nos coeurs & notre destinée,
J'ai cru, sur mes projets, sur vous, sur mon amour,
Devoir en Musulman vous parler sans détour.
Les Soudans qu'à genoux cet univers contemple,
Leurs usages, leurs doits, ne sont point mon exem-
ple;

Je sc̄ai que notre Loi favorable aux plaisirs,
Ouvre un champ sans limite à nos vastes désirs,
Que je poss̄ à mon gré, prodiguant mes tendresses,
Recevoir à mes pieds l'escas de mes maîtresses,
Et tranquile au Séralil, dictant mes volontés,
Gouverner mon pays du sein des voluptés;
Mais la mollesse est douce, & sa suite est cruelle;
Je vois autour de moi cent Rois vaincus par elle,
Je vois de Mahomet ces lâches successeurs,
Ces Califes tremblans dans leurs tristes grandeurs,
Couchés sur les débris de l'Autel & du Trône,
Sous un nom sans pouvoir, languir dans Babilone;
Eux, qui seroient encor, ainsi que leurs ayeux,

Maitres du monde entier, s'ils l'avoient été d'eux.
Béquillon leur arracha Solime & la Sirie ;
Mais bien-tôt pour punir une Secte ennemie,
Dieu suscita le bras du puissant Saladin ;
Mon Pere, après sa mort, asservit le Jourdain,
Et moi foible héritier de sa grandeur nouvelle,
Maitre encor incertain d'un Etat qui chancelle,
Je vois ces fiers Chrétiens, de rapine alterés,
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés ;
Et lorsque la trompette & la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n'irai point en proie à de lâches amours,
Aux langueurs d'un Séral abandonner mes jours.
J'atteste ici la gloire, & Zaïre, & ma flâme,
De ne choisir que vous pour maîtresse & pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre & vous.
Ne croyez pas non plus, que mon honneur confie
La vertu d'une épouse à ces monstres d'Afie,
Du Séral des Soudans gardes injurieux,
Et des plaisirs d'un Maître esclaves odieux :
Je fçais vous estimer autant que je vous aime,
Et fuir votre vertu me fier à vous-même :
Après un tel aveu, vous connoissez mon cœur,
Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur,
Vous comprenez assez quelle amertume affreuse
Corromptoit de mes jours la durée odieuse,

T R A G E D I E. 19

Si vous ne receviez les dons que je vous fais,
Qu'avec ces sentimens que l'on doit aux biensfaits ;
Je vous aime, Zaïre, & j'attens de votre ame
Un amour qui réponde à ma brûlante flâme :
Je l'avourai, mon cœur ne veut rien qu'ardamment,
Je me croirois hâ, d'être aimé foiblement ;
De tous mes sentimens tel est le caractère,
Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.
Si d'une égale amour votre cœur est épris,
Je viens vous époufer, mais c'est à ce seul prix,
Et des noeuds de l'hymen l'étreinte dangereuse,
Me rend infortuné s'il ne vous rend heureuse.

Z A Y R E.

Vous, Seigneur, malheureux ! Ah ! si votre grand
coeur
A sur mes sentimens pu fonder son bonheur,
S'il dépend en effet de mes flâmes secrètes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes !
Ces noms chers & sacrés, & d'Amaat & d'Epoux,
Ces noms nous sont communs ; & j'ai pardessus vous,
Ce plaisir si flatteur à ma tendresse extrême,
De tenir tout, Seigneur, du bienfaiteur que j'aime,
De voir que ses bontés font seules mes destins,
D'être l'ouvrage heureux de ses augustes mains,
De révéler, d'aimer un Héros que j'admire.
Où, si parmi les cœurs soumis à votre Empire,
Vos yeux ont discerné les hommages du mien,
Si votre auguste choix ---

S C E N E III.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME,
CORASMIN.

C O R A S M I N .

U N esclave Chrétien,

Qui sur sa foi, Seigneur, a passé dans la France,
Revient au moment même, & demande audience.

F A T I M E .

O Ciel!

O R O S M A N E .

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas?

C O R A S M I N .

Dans la première enceinte il arrête ses pas:
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de son maître,

Dans ces augustes lieux, un Chrétien pût paroître.

O R O S M A N E .

Qu'il paroisse; en tous lieux, sans manquer de respect,
Chacun peut désormais jouir de mon aspect.
Je vois avec mépris ces maximes terribles
Qui font de tant de Rois des tirans invisibles,

EXCELENTISSIME

S C E N E IV.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME,
CORASMIN, NERESTAN.

N E R E S T A N.

R Espectable ennemi qu'estiment les Chrétiens,
Je reviens dégager mes sermons & les tiens ;
J'ai faitshai à tout, c'est à toi d'y souffrir,
Je te fais apporter la rançon de Zaire,
Et celle de Fatime, & de dix Chevaliers,
Dans les pas de Solime illustres prisonniers.
Leur liberté par moi trop long-temps retardée,
Quand je repairois leur dût être accordée,
Sultan, tiens ta parole, ils ne sont plus à toi ;
Et dès ce moment même ils sont libres par moi ;
Mais graces à mes saims, quand leur chaîne est brisée,
A t'en payer le prix ma fortune épuisée,
Je ne le céle pas, m'ôts l'espoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux ;
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste,
J'arrache des Chrétiens à leur prison fâcheuse,
Je remplis mes sermons, mon honneur, mon devoir,
Il me suffit : Je viens me mettre en ton pouvoir,
Je me rends prisonnier, & demeure en ôtage.

O R O S M A N E.

Chrétien, je suis content de ton noble courage;
 Mais ton orgueil ici se seroit-il flatté
 D'éfacer Orofane en générosité?
 Reprens ta liberté, remporte tes richesses,
 A l'or de ces rançons joins mes justes largesses;
 Au lieu de dix Chrétiens que je dûs t'accorder,
 Je t'en veux donner cent, tu les peux demander:
 Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta Patrie,
 Qu'il est quelques vertus au fond de la Sirie;
 Qu'ils jugent en partant, qui méritoit le mieux.
 Des Lusignans, ou moi, l'Empire de ces lieux.
 Mais parmi ces Chrétiens que ma bonté délivre,
 Lusignan ne fut point réservé pour te suivre,
 De ceux qu'on peut te rendre il est seul excepté,
 Son nom seroit suspect à mon autorité,
 Il est du sang François qui régnoit à Solime,
 On scrait son droit au Trône, & ce droit est un crime,
 Du destin qui fait tout, tel est l'Arrêt cruel.
 Si j'eusse été vaincu je serois criminel;
 Lusignan, dans les fers, finira sa carrière,
 Et jamais du soleil ne verra la lumiere:
 Je le plains; mais pardonne à la nécessité,
 Ce reste de vengeance & de sévérité:
 Pour Zaire, crois-moi, sans que ton cœur s'offense,
 Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance;
 Tes Chevaliers François, & tous leurs Souverains,

S'uirouieat

T R A G E D I E. 17

S'uniroient vainement pour l'ôter de mes mains
Tu peux partir.

N E' R E S T A N.

Qu'entens-je ? elle n'a quitté Chrétienne :
J'ai pour la délivrer ta parole, & la fienne ;
Et quant'à Lusignan, ce vieillard malheureux,
Pourroit-il - - -

O R O S M A N E.

Je t'ai dit, Chrétien, que je le veux.
J'honore ta vertu ; mais cette humeur altière
Se faisant estimer commence à me déplaire,
Sors, & que le soleil levé sur mes Etats,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas. *Il sort.*

F A T I M E.

O Dieu, secourez-nous.

O R O S M A N E.

Et vous, allez, Zaïre,
Prenez dans le Séral un souverain empire,
Commandez en Sultane, & je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.



S C E N E V.

O R O S M A N E, C O R A S M I N.

O R O S M A N E.

COrasmin, que veut donc cet esclave infidelle?
 Il soupiroit --- ses yeux se sont tournés vers elle.
 Les as-tu remarqués?

C O R A S M I N.

Que dites-vous, Seigneur,
 De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'errur?

O R O S M A N E.

Moi, jaloux! qu'à ce point ma fierté s'avilisse,
 Que j'éprouve l'horreur de ce honteux suplice,
 Moi, que je puisse aimer comme l'on sçait haïr?
 Quiconque est soupçonneux invite à le trahir;
 Je vois à l'amour seul ma maîtresse asservie,
 Cher Corasmin, je t'aime avec idolatrie,
 Mon amour est plus fort, plus grand que mes biens
 faits,
 Je ne suis point jaloux --- si je l'étois jamais ---
 Si mon cœur --- Ah! chassons cette importune idée,
 D'un plaisir pur & doux mon ame est possédée:
 Va, fais tout préparer pour ces momens heureux

T R A G E D I E. 49

Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux :
Je vais donner une heure aux soins de mon Empire,
Et le reste du jour fera tout à Zaïre.

Fin du premier Acte.





A C T E I I.



S C È N E P R E M I E R E.

N E' RESTAN, CHATILLON.



BRAVE Nérestan, Chevalier généreux,
 Vous qui brisez les fers de tant de malheu-
 reux :
 Vous, Sauveur des Chrétiens qu'un Dieu
 Sauveur envoie,
 Paroissez, montrez-vous, goûtez la douce joie
 De voir nos compagnons pleurans à vos genoux,
 Baiser l'heureuse main qui nous délivre tous :
 Aux portes du Séral en foule ils vous demandent,
 Ne privez point leurs yeux du Héros qu'ils attendent,
 Et qu'unis à jamais sous notre bienfaiteur

N E' R E S T A N.

Illustré Chatillon, modérez cet honneur ;

T R A G E D I E. 21

J'ai rempli d'un Chrétien le devoir ordinaire,
J'ai fait ce qu'à ma place on vous auroit vû faire.

C H A T I L L O N.

Sans doute, & tout Chrétien, tout digne Chevalier,
Pour sa Religion se doit sacrifier ;
Et la félicité des coeurs tels que les nôtres,
Confiste à tout quitter pour le bonheur des autres.
Heureux à qui le Ciel a donné le pouvoir !
De remplir comme vous un si noble devoir !
Pour nous, tristes jouets du sort qui nous opprime,
Nous malheureux François, Esclaves dans Solime,
Oubliés dans les fers, où long-tems sans secours,
Le pere d'Orosmane abandonna nos jours :
Jamais nos yeux sans vous ne reverroient la France.

N E' R E S T A N.

Dieu s'est servi de moi, Seigneur, sa Providence
De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur :
Mais quel triste mélange altère ce bonheur ?
Que de ce fier Soudan la clémence odieuse,
Reprend sur ses bienfaits une amertume affreuse !
Dieu me voit & m'entend, il scâit si dans mon cœur
J'avois d'autres projets que ceux de sa grandeur :
Je faisois tout pour lui ; j'espérois de lui rendre
Une jeune beauté qu'à l'âge le plus tendre,
Le cruel Noradin fit esclave avec moi,
Lorsque les ennemis de notre auguste foi,
Couvrant de notre sang la Sirie enyvrée,

Z A I R E,

Surprirent Lusignan vaincu dans Cesarié :
 Du Sérail des Sultans sauvé par des Chrétiens,
 Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
 Renvoyé dans Paris sur ma seule parole,
 Seigneur, je me flattois --- Esperance frivole,
 De ramener Zaïre à cette heureuse Cour,
 Où Louis, des vertus a fixé le séjour :
 Déjà même la Reine, à mon zèle propice,
 Lui tendoit de son Trône une main protectrice ;
 Enfin lorsqu'elle touche au moment souhaité
 Qui la tiroit du sein de sa captivité,
 On la retient --- Que dis-je --- Ah ! Zaïre elle-même,
 Oubliant les Chrétiens pour ce Soudan qui l'aime ---
 N'y pensons plus --- Seigneur, un refus plus cruel
 Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel,
 Des Chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

C H A T I L L O N.

Je vous offre pour eux, ma liberté, ma vie,
 Disposez-en, Seigneur, elle vous appartient.

N E' R E S T A N.

Seigneur, ce Lusignan qu'à Solime on retient,
 Ce dernier d'une race en Héros si féconde,
 Ce guerrier dont la gloire avoit rempli le monde,
 Ce Héros malheureux de Bouillon descendu,
 Aux soupirs des Chrétiens ne sera point rendu.

C H A T I L L O N.

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine ;

T R A G E D I E. 23

Quel indigne soldat voudroit briser sa chaîne,
Alors que dans les fers son Chef est retenu:
Lusignan, comme à moi, ne vous est pas connu,
Seigneur, remerciez ce Ciel, dont la clemence
A pour votre bonheur placé votre naissance,
Long-tems après ces jours à jamais détestés,
Après ces jours de sang & de calamités,
Où je vis sous le joug de nos barbares Maîtres,
Tomber ces murs sacrés conquis par nos Ancêtres.
Ciel ! si vous aviez vu ce Temple abandonné,
Du Dieu que nous servons, le Tonsbeau profané,
Nos peres, nos enfans, nos filles & nos femmes.
Aux pieds de nos Autels expirans dans les flammes,
Et notre dernier Roi courbé du faix des ans,
Massacré sans pitié sur ses fils expirans !
Lusignan, le dernier de cette auguste race,
Dans ces momens affreux ranimant notre audace,
Au milieu des débris des Temples renversés,
Des vainqueurs, des vaincus, & des morts entassés,
Terrible, & d'une main reprenant cette épée,
Dans le sang infidèle à tout moment trespassée,
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre sainte foi le signe redouté,
Criant à haute voix, François, soyez fidèles ---
Sans doute en ce moment, le couvrant de ses ailes,
La vertu du Très-Haut qui nous sauve aujourd'hui,
Aplanissoit sa route, & marchoit devant lui,

Et des tristes Chrétiens la foule délivrée,
 Vint porter avec nous ses pas dans Cesarée:
 Là, par nos Chevaliers d'une commune voix,
 Lusignan fut choisi pour nous donner des loix.
 O mon cher Nérestan! Dieu qui nous humilie,
 N'a pas voulu sans doute, en cette courte vie,
 Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu,
 Vainement pour son nom nous avons combattu.
 Ressouvenir affreux, dont l'horreur me dévore!
 Jérusalem en cendre, helas! fumoit encore,
 Lorsque dans notre azile attaqués & trahis,
 Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
 La flâme, dont brûla Sion désespérée,
 S'étendit en fureur aux murs de Cesarée;
 Ce fut là le dernier de trente ans de revers,
 Là, je vis Lusignan chargé d'indignes fers,
 Insensible à sa chute, & grand dans ses misères,
 Il n'étoit attendri que des maux de ses frères:
 Seigneur, depuis ce tems, ce pere des Chrétiens
 Reserré loin de nous, blanchi dans ses liens,
 Gémît dans un cachot, privé de la lumiere,
 Oublié de l'Asie, & de l'Europe entière:
 Tel est son sort affreux; & qui peut aujourd'hui,
 Quand il souffre pour nous, se voir heureux sans lui?

N E' R. E S T . A N.

Ce bonheur, il est vrai, seroit d'un cœur barbare;
 Que je hais le destin qui de lui nous sépare!

T R A G E D I E. 25

Que vers lui vos discours m'ont sans peine entraîné,
Je connois ses malheurs, avec eux je suis né;
Sans un trouble nouveau, je n'ai pû les entendre,
Votre prison, la sienne, & Césarée en cendre,
Sont les premiers objets, sont les premiers revers
Qui frapèrent mes yeux à peine encore ouverts.
Je sortois du berceau, ces images sanglantes
Dans vos tristes recits me sont encor présentes.
Au milieu des Chrétiens dans un Temple immolés,
Quelques enfans, Seigneur, avec moi rassemblés,
Arrachés par des mains de carnage fumantes,
Aux bras ensanglantés de nos mères tremblantes,
Nous fûmes transportés dans ce Palais des Rois,
Dans ce même Sérail, Seigneur, où je vous vois;
Noradin m'éleva près de cette Zaïre,
Qui depuis ---- pardonnez si mon cœur en soupire,
Qui depuis égarée en ce funeste lieu,
Pour un Maître barbare abandonna son Dieu.

C H A T I L L O N.

Telle est des Musulmans la funeste prudence,
De leurs Chrétiens captifs, ils séduisent l'enfance;
Et je bénis le Ciel propice à nos déseins,
Qui dans vos premiers ans vous sauva de leurs mains;
Mais, Seigneur, après tout cette Zaïre même,
Qui renonce aux Chrétiens pour le Soudan qui l'aime,
De son crédit au moins nous pourroit secourir:
Qu'importe de quel bras Dieu digne se servir.



M'en croirez vous ? le juste aussi-bien que le sage,
 Du crime & du malheur sçait tirer avantage ;
 Vous pouriez de Zaïre emploier la faveur
 A flétrir Orofmane, à toucher son grand cœur,
 A nous rendre un Héros, qui lui-même a dû plaindre,
 Que sans doute il admire, & qui n'est plus à craindre.

N E' R E S T A N.

Mais ce même Héros, pour briser ses liens,
 Voudra-t-il qu'on s'abaisse à ces honteux moyens ?
 Et quand il le voudroit, est-il en ma puissance
 D'obtenir de Zaïre un moment d'audience ?
 Croiez-vous qu'Orofmane y daigne consentir ?
 Le Séral à ma voix pourra-t-il se rouvrir ?
 Quand je pourrois enfin paroître devant elle,
 Que faut-il espérer d'une femme infidelle,
 A qui mon seul aspect doit tenir lieu d'affront,
 Et qui lira sa honte écrite sur mon front,
 Seigneur, il est bien dur, pour un cœur magnanime.
 D'attendre des secours de ceux qu'on méfie :
 Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits font rougir.

C H A T I L L O N.

Songez à Lusignan, songez à le servir.

N E' R E S T A N.

Eh bien ---- Mais quels chemins jusqu'à cette infidelle
 Pouront ---- On vient à nous. Que vois-je ? ô Ciel !
 c'est elle.

~~TRAGEDIE DE ZAYRE~~

SCENE II.

ZAYRE, CHATILLON,
NE'RESTAN.

ZAYRE à Nérestan.

C'Est vous, digne François, à qui je viens parler,
Le Soudan le permet, cessez de vous troubler,
Et rassurant mon cosur qui tremble à votre aproche,
Chasséz de vos regards la plainte & le reproche;
Seigneur, nous nous craignons; nous rougissons tous
deux,

Je souhaite & je crains de rencontrer vos yeux;
L'un à l'autre attachés depuis notre naissance,
Une affreuse prison renferma notre enfance,
Le sort nous accâbla du poids des mêmes fers
Que la tendre amitié nous rendoit plus legers;
Il me falut depuis gémir de votre absence,
Le Ciel porta vos pas aux rives de la France;
Prisonnier dans Solime, enfin je vous revis,
Un entretien plus libre alors m'étoit permis,
Esclave dans la foule où j'étois confonduë,
Aux regards du Soudan je vivois inconnue,
Vous daignâtes bien-tôt, soit grandeur, soit pitié,

Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
 Revoiant des François le glorieux Empire,
 Y chercher la rançon de la triste Zaïre,
 Vous l'aportez, le Ciel a trompé vos biensfaits,
 Loin de vous dans Solime il m'arrête à jamais,
 Mais quoique ma fortune ait d'éclat & de charmes,
 Je ne puis vous quitter sans répandre des larmes,
 Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
 Cherir de vos vertus le tendre souvenir,
 Comme vous des humains soulager la misère,
 Protéger les Chrétiens, leur tenir lieu de mère,
 Vous me les rendez chers, & ces infortunés----

N E ' R E S T A N.

Vous, les protéger! vous, qui les abandonnez!
 Vous, qui des Lusignans foulant aux pieds la cendre---

Z A Y R E.

Je la viens honorer, Seigneur, je viens vous rendre---
 Le dernier de ce sang, votre amour, votre espoir:
 Où, Lusignan est libre, & vous l'allez revoir.

C H A T I L L O N.

O Ciel! nous reverrions notre apui, notre pere!

N E ' R E S T A N.

Les Chrétiens vous dévroient une tête si chère!

Z A Y R E.

J'avois sans espérance osé la demander,
 Le généreux Soudan veut bien nous l'accorder,
 On l'amène en ces lieux,

T R G A E D I E.

29

N E ' R E S T A N.

Que mon ame est émue!

Z A Y R E.

Mes larmes, malgré moi, me dérobent sa vue,
Ainsi que ce vieillard, j'ai langui dans les fers ;
Qui ne sait compatir aux maux qu'on a souffrers ?

N E ' R E S T A N.

Grand Dieu ! que de vertue dans une ame infidelle !



S C E N E III.

Z A Y R E, L U S I G N A N,
C H A T I L L O N,
N E ' R E S T A N,

Plusieurs Esclaves Chrétiens.

L U S I G N A N.

D U séjour du trépas, quelle voix me rapelle ?
Suis-je avec des Chrétiens ? - -- guidez mes pas
tremblans.

Mes maux m'ont affoibli plus encore que mes ans.
En s'assenant. Suis-je libre en effet ?

Z A Y R E.

Oui, Seigneur : oui, vous l'êtes.

Z A Y R E,

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiétées.
Tous nos tristes Chrétiens----

L U S I G N A N.

O jour! ô douce voix!

Châtillon, c'est donc vous? c'est vous que je revois!
Martir, ainsi que moi, de la foi de nos Pères,
Le Dieu que nous servons finit-il nos misères?
En quels lieux sommes-nous? Aidez mes faibles yeux.

C H A T I L L O N .

C'est ici le Palais qu'ont bâti vos Ayeux,
Du fils de Noradjin c'est le séjour profane.

Z A Y R E.

Le Maître de ces lieux, le puissant Orosmane
Sçait connoître, Seigneur, & cherir la vertu.
Ce généreux François qui vous est inconnu,

En montrant Nérestan.

Par la gloire amené des rives de la France,
Venoit de dix Chrétiens paier la délivrance:
Le Soudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit en vous délivrant, égaler son grand cœur.

L U S I G N A N .

Des Chevaliers François, tel est le caractère,
Leur Noblesse en tout tems me fut utile & chère.
Trop digne Chevalier, quoi! vous passez les mers!
Pour soulager nos maux, & pour briser nos fers!
Ah, parlez, à qui dois-je un service si rare?

TRAGEDIE.

31

NERESTAN.

Mon nom est Nérestan, le fort long-tems barbare,
Qui dans les fers ici me mit presque en naissant,
Me fit quitter bien-tôt l'Empire du Croissant;
À la Cour de Louis, guidé par mon courage,
De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage,
Ma fortune, & mon rang sont un don de ce Roi
Si grand par sa valeur, & plus grand par sa foi:
Je le suivis, Seigneur, au bord de la Charante,
Lors que du fier Anglois la valeur menaçante
Cédant à nos efforts trop long-tems captivés
Satisfit en tombant aux lys qu'ils ont bravés;
Venez, Prince, & montrez au plus grand des Mô
narques,
De vos fers glorieux les vénérables marques:
Paris va revérer le martyr de la Croix,
Et la Cour de Louis est l'azile des Rois.

LUSIGNAN.

Hélas ! de cette Cour j'ai vu jadis la gloire,
Quand Philippe à Bovinc enchainoit la victoire,
Je combatois, Seigneur, avec Montmorency,
Melun, Destaing, de Nesle, & ce fameux Couci.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre:
Vous voiez qu'au tombeau je suis prêt à descendre,
Je vais au Roi des Rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,

Tandis qu'il en est tems, écoutez ma priere,
 Nérestan, Châtillon, & vous ---- de qui les pleurs
 Dans ces momens si chers honorent mes malheurs,
 Madame, aiez pitié du plus malheureux pere
 Qui jamais ait du Ciel éprouvé la colere,
 Qui répand devant vous des larmes que le tems
 Ne peut encore tarir dans mes yeux expirans.
 Une fille, trois fils, ma superbe esperance,
 Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance :
 O mon cher Châtillon, tu dois t'en souvenir.

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voiez frémir.

LUSIGNAN.

Prisonnier avec moi dans Césarée en flame,
 Tes yeux virent perir mes deux fils & ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les pût secourir.

LUSIGNAN.

Hebas! & j'étois pere, & je ne pus mourir!
 Veillez du haut des Cieux, chers enfans que j'implore,
 Sur mes autres enfans, s'ils sont vivans encore:
 Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
 Par de barbares mains pour servir conservés,
 Loin d'un pere accablé, furent portés ensemble,
 Dans ce même Séral, où le Ciel nous rassemble.

CHATILLON.

Il est vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,

Je

T R A G È D I E.

33

Je tenois votre filo à peine en son berceau;
Ne pouvant la sauver, Seigneur, j'allois moi-même
Répandre sur son front l'eau sainte du Baptême,
Lorsque les Sarrazins de carnage fumans,
Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglans:
Votre plus jeune fils à qui les dëstinés
Avoient à peine encor accordé quatre années,
Trop capable déjà de sentir son malheur,
Fut dans Jérusalem conduit avec sa sœur.

N E / R E S T A N.

De quel ressouvenir mon ame est déchirée!
A cet âge fatal j'étois dans Césarée,
Et tout couvert de sang & chargé de liens,
Je suivis en ces lieux la foule des Chrétiens.

L U S I G N A N.

Vous ---- Seigneur! ---- Ce Seraït éleva votre enfance? ---

En les regardant.

Hélas! des fnes éfans auriez vous connoissance?
Ils feroient de votre âge, & peut-être mes yeux ---
Quel ornement, Madame, étranger en ces lieux?
Depuis quand l'avez-vous?

Z A Y R E.

Depuis que je respire,

Seigneur --- Eh quoi ! D'où vient que votre ame
soupire ?

L U S I G N A N.

Ah! daignez confier à mes tremblantes mains ---

C

Z A Y R E,

Z A Y R E.

De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints !
Seigneur, que faites-vous ?

L U S I G N A N.

O Ciel ! ô Providence !

Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance,
Seroit-il bien possible ? Oui, c'est elle --- Je voi
Ce présent qu'une épouse avoit reçû de moi,
Et qui de mes enfans ornoit toujours la tête,
Lorsque de leur naissance on célébroit la fête ;
Je revoi --- Je succombe à mon saisissement.

Z A Y R E.

Qu'entens-je ? & quel soupçon m'agit en ce moment ?
Ah, Seigneur ! ---

L U S I G N A N.

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes,
Dieu mort sur cette Croix, & qui revit pour nous,
Parle,acheve, ô mon Dieu ! ce sont-là de tes coups :
Quoi ! Madame, en vos mains elle étoit demeurée ?
Quoi ; tous les deux Captifs, & pris dans Césarée ?

Z A Y R E.

Oui, Seigneur.

N E' R E S T A N.

Se peut-il ?

L U S I G N A N.

Leur parole, leurs traits,

T R A G E D I E. 35

De leur Mere en effet sont les vivans portraits :
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que je voie :
Dieu, ranime mes sens trop foibles pour ma joie.
Madame -- - Nérestan -- Soutiens-moi, Châtillon --
Nérestan, si je dois nommer encor ce nom,
Avez vous dans le sein la cicatrice heureuse
Du fer dont à mes yeux une main furieuse ----

N E' R E S T A N.

Oui, Seigneur, il est vrai.

L U S I G N A N.

Dieu juste ! heureux momens !

N E' R E S T A N *se jettant à genoux.*
Ah, Seigneur ! ah, Zaire !

L U S I G N A N.

Aprochez, mes enfans.

N E' R E S T A N.

Moi, votre fils !

Z A Y R E.

Seigneur.

L U S I G N A N.

Heureux jour qui m'éclaire !

Ma fille ! mon cher fils ! embrassez votre pere.

C H A T I L L O N.

Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent toucher !

L U S I G N A N.

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher :

C 2

Je vous revois enfin, chere & triste famille,
Mon fils, digne héritier, --- Vous --- hélas ! vous
ma fille !

Dissipez mes soupçons ; ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui seule as conduit la fortune & la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu Chrétienne ?
Tu pleures, malheureuse, & tu baisses les yeux,
Tu te tais ! je t'entends ! ô crime ! ô justes Cieux !

Z A Y R E.

Je ne puis vous tromper : sous les loix d'Orofmane --
Punissez votre fille --- Elle étoit Musulmane.

L U S I G N A N.

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi !
Ah, mon fils ! à ces mots j'eusse expiré sans toi,
Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire,
J'ai vu tomber ton Temple & périr ta memoire,
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploroient pour mes tristes enfans,
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie :
Je suis bien malheureux --- c'est ton pere, c'est moi ;
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi :
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes
veines ;

T R A G E D I E. 37

C'est le sang de vingt Rois, tous Chrétiens comme moi,

C'est le sang des Héros, défenseurs de ma Loi,

C'est le sang des Martirs--- ô fille encor trop chere.

Connais-tu ton destin, sc̄ais-tu qu'elle est ta mere,

Sc̄ais-tu bien qu'à l'instant, que son flanc mit au jour,

Ce triste & dernier fruit d'un malheureux amour,

Je la vis massacrer par la main forcenée,

Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?

Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,

T'ouvrent leurs bras sanglans tendus du haut des

Cieux :

Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,

Pour toi, pour l'Univers, est mort en ces lieux mêmes,

En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,

En ces lieux où son sang te parle par ma voix.

Voi ces murs, voi ce Temple envahi par tes Maitres,

Tout annonce le Dieu qu'ont vangé tes Ancêtres :

Tourne les yeux, sa Tombe est près de ce Palais,

C'est ici la Montagne où lavant nos forfaits,

Il voulut expirer sous les coups de l'impie,

C'est là que de sa Tombe il rapella sa vie,

Tu ne sc̄aurois marcher dans cet auguste lieu,

Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu,

Et tu n'y peux rester sans renier ton pere,

Ton honneur qui te parle, & ton Dieu qui t'éclaire.

Je te vois dans mes bras, & pleurer, & frémir ;

C 3

Z A Y R E,

Sur ton front pâlissant, Dieu met le repentir,
 Je voi la vérité dans ton cœur descendue,
 Je retrouve ma fille après l'avoir perdue,
 Et je reprens ma gloire & ma félicité,
 En dérobant mon sang à l'infidélité.

N E' R E S T A N.

Je revoi donc ma sœur? --- Et son ame---

Z A Y R E.

Ah, mon pere!
 Cher Auteur de mes jours: Parlez, que dois-je faire?

L U S I G N A N.

M'ôter, par un seul mot, ma honte, & mes ennuis,
 Dire, je suis Charétieane.

Z A Y R E.

Ou--- Seigneur--- je le suis,

L U S I G N A N.

Dieu, reçois son aveu du sein de ton Empire.



SCÈNE IV.

Z A Y R E, L U S I G N A N,
CHATILLON, NERESTAN,
CORASMIN.

C O R A S M I N.

M Adame, le Soudan m'ordonne de vous dire,
Qu'à l'instant de ces lieux, il faut vous retirer
Et de ces vils Chrétiens sur-tout vous séparer.
Vous, François, suivez-moi, de vous je dois répondre.

G H A T I L L O N.

Où sommes-nous, grand Dieu, quel coup vient nous
confondre !

L U S I G N A N.

Notre courage, amis, doit ici s'animer

Z A Y R E,

Hélas, Seigneur !

L U S I G N A N.

O vous, que je n'ose nommer,
Adieu! --- gardez sur-tout un secret si funeste;
Soyez fidèle, allez, le Ciel fera le reste.

Fin du second Acte.



A C T E III.

SCENE PREMIERE.
OROSMANE, COROSMIN.

OROSMANE.



O U S étiez, Corasmin, trompé par vos
alarmes;

Non, Louis, contre moi ne tourne point
ses armes,

Les François sont lassés de chercher désormais
Des climats que pour eux le Destin n'a point faits ;
Ils n'abandonnent point leur fertile Patrie,
Pour languir aux déserts de l'aride Arabie,
Et venir arroser de leur sang odieux,
Ces palmes que pour nous, Dieu fait croître en ces
lieux,

Ils couvrent de Vaisseaux la mer de la Sirie,
Louis, des bords de Chipre épouvanter l'Asie ;

T R A G E D I E.

4

Mais j'aprens que ce Roi s'éloigne de nos Ports,
De la féconde Egipte il menace les bords,
J'en reçois à l'instant la première nouvelle,
Contre les Mamelus son courage l'apelle,
Il cherche Meledin, mon secret ennemi,
Sur leurs divisions mon Trône est affermis;
Je ne crain plus enfin l'Egipte ni la France,
Nos communs ennemis cimentent ma puissance.
Et prodigies d'un sang qu'ils devroient ménager,
Prennent, en s'immolant, le soin de me vanger,
Relâche ces Chrétiens, ami, je les délivre,
Je veux plaire à leur Maître, & leur permets de vivre,
Je veux que sur la mer où les mène à leur Roi,
Que Louis me connoisse, & respecte ma foi:
Mene-lui Lusignan, dislui que je lui donne
Celui que la naissance allie à sa Couronne,
Celui que par deux fois mon père avoit vaincu,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu,



C O R A S M I N.

Son nom cher aux Chrétiens----

O R O S M A N E.

Son nom n'est point à craindre.

C O R A S M I N.

Mais, Seigneur, si Louis----

O R O S M A N E.

Il n'est plus temps de feindre,

Zaire l'a voulu, c'est assez, & mon cœur,

En donnant Lusignan, le donne à mon vainqueur ;
 Louis est peu pour moi, je fais tout pour Zaïre,
 Nul autre sur mon cœur n'auroit pris cet empire,
 Je viens de l'affliger, c'est à moi d'adoucir
 Le déplaisir mortel qu'elle a dû ressentir,
 Quand sur les faux avis des desseins de la France
 J'ai fait à ces Chrétiens un peu de violence.
 Que dis-je ? ces momens perdus dans mon Conseil,
 Ont de ce grand hymen suspendu l'apareil :
 D'une heure encor, ami, mon bonheur se differe,
 Mais j'emploirai du moins ce temps à lui complaire.
 Zaïre ici demande un secret entretien
 Avec ce Nerestan, ce généreux Chrétien---

C O R A S M I N.

Et vous avez, Seigneur, encor cette indulgence ?

O R O S M A N E.

Ils ont été tous deux esclaves dans l'enfance,
 Ils ont porté mes fers, ils ne se verront plus ;
 Zaïre enfin de moi n'aura point un refus :
 Je ne m'en défens point, je foule aux pieds pour elle
 Des rigueurs du Séral la contrainte cruelle,
 J'ai méprisé ces loix dont l'âpre austérité
 Fait d'une vertu triste une nécessité ;
 Je ne suis point formé du sang Asiatique,
 Né parmi les rochers au sein de la Taurique,
 Des Scythes mes ayeux je garde la fierté,
 Leurs mœurs, leurs passions, leur générosité,

TRAGEDIE. 43

Je consens qu'en partant, Nérestan la revoie,
Je veux que tous les coeurs soient heureux de ma joie:
Après ce peu d'instans volez à mon ameure,
Tous ses momens, ami; sont à moi sans retour:
Va, ce Chrétien attend & tu peux l'introduire,
Presse son entretien, obéis à Zaïre.



SCENE II.

CORASMIN, NERESTAN,

CORASMIN.

EN ces lieux, un moment, tu peux encor rester,
Zaire à tes regards viendra se présenter.



SCENE III.

NERESTAN, *seul.*

EN quel état, ô Ciel, en quels lieux je la laissé?
O ma Religion! ô mon pere! ô tendresse!
Mais je la vois.



S C E N E I V.

Z A Y R E, N E' R E S T A N.

N E' R E S T A N.

MA sœur, je puis donc vous parler ?
Ah ! dans quel temps le Ciel nous voulut rassembler ;
Vous ne reverrez plus un trop malheureux pere.

Z A Y R E.

Dieu, Lusignan !

N E' R E S T A N.

Il touche à son heure dernière.
Sa joie en nous voyant, par de trop grands efforts,
De ses sens affolblis a rompu les ressorts,
Et cette émotion dont son ame est remplie,
A bien-tôt épousé les sources de la vie ;
Mais pour comble d'horreurs à ces derniers momens,
Il doute de sa fille & de ses sentiments :
Il meurt dans l'amertume, & sons ame incertaine
Demande en soupirant si vous êtes Chrétienne.

Z A Y R E.

Quoi, je suis votre sœur, & vous pouvez penser
Qu'à mon sang, à ma Loi, j'aille ici renoncer ?

T R A G E D I E. 45

N E' R E S T A N.

Ah, ma sœur ! cette Loi n'est pas la vôtre encore,
Le jour qui vous éclaire est pour vous à l'aurore,
Vous n'avez point reçu ce gage précieux
Qui nous lave du crime, & nous ouvre les Cieux;
Jurez par nos malheurs, & par votre famille,
Par ces Martyrs sacrés de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui,
Le sceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

Z A Y R E.

Oui, je jure en vos mains par ce Dieu que j'adore,
Par sa Loi que je cherche, & que mon cœur ignore,
De vivre désormais sous cette sainte Loi ---
Mais, mon cher frère --- Hélas ! que veut-elle de moi ?
Que faut-il ----

N E' R E S T A N.

Détester l'Empire de vos maîtres,
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
Qui naquit, qui souffrit, qui mourut en ces lieux,
Qui nous a rassemblés, qui m'amène à vos yeux:
Est-ce à moi d'en parler? moins instruit que fidèle,
Je ne suis qu'un soldat, & je n'ai que du zèle;
Un Pontife sacré viendra jusqu'en ces lieux,
Vous apporter la vie, & dessiller vos yeux;
Songez à vos sermens, & que l'eau du Baptême,
Ne vous aporte point la mort & l'anatème;
Obtenez qu'avec lui je puisse revenir;
Mais à quel titre, ô Ciel! faut-il donc l'obtenir!

Z A Y R E,

A qui le demander dans ce Séral profane? ---
 Vosas, le fang de vingt Rois, esclave d'Orosmane,
 Parente de Louis, fille de Lusignan,
 Vous Chrétienne, & ma sœur esclave d'un Soudan! ---
 Vous m'entendez --- je n'ose en dire davantage:
 Dieu! nous réserviez-vous à ce dernier outrage?

Z A Y R E.

Ah, cruel! poursuivez. Vous ne connoissez pas
 Mon secret, mes tourmens, mes vœux, mes attem-
 tats:

Mon frere, ayez pitié d'une sœur égarée,
 Qui brûle, qui gémit, qui meurt désespérée:
 Je suis Chrétienne hélas! --- j'attends avec ardeur
 Cette Eau sainte, cette Eau qui peut guérir mon
 cœur,

Non, je ne serai point indigne de mon frere,
 De mes ayeux, de moi, de mon malheureux pere;
 Mais parlez à Zaire, & ne lui cachez rien,
 Dites quelle est la Loi de l'Empire chrétien? ---
 Quel est le châtiment pour une infortunée,
 Qui loin de ses parens aux fers abandonnée,
 Trouvant chez un barbare un généreux apui,
 Auroit touché son âme, & s'uniroit à lui?

N E' R E S T A N.

O Ciel! que dites-vous? Ah la mort la plus prompte,
 Devroit ----

T R A G E D I E.

47

Z A Y R E.

C'en est ass^z, frappe, & préviens ta honte-

N E' R E S T A N.

Qui vous, ma sœur ?

Z A Y R E.

C'est moi que je viens d'accuser,
Orosmane m'adore --- & j'allois l'épouser.

N E' R E S T A N.

L'épouser ! est-il vrai, ma sœur ? est-ce vous-même ?
Reprenez vos esprits.

Z A Y R E.

Frappe, dis je, je t'aime.

N E' R E S T A N.

Oprobre malheureux du sang dont vous sortez,
Vous demandez la mort & vous la méritez ;
Et si je n'écoutois que ta honte, & ma gloire,
L'honneur de ma maison, mon pere, sa mémoire,
Si la loi de ton Dieu que tu ne connois pas,
Si ma Religion ne retenoit mon bras,
J'irois dans ce Palais, j'irois au moment même,
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De son indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel ! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté, ne va porter la guerre,
Que pour venir bien-tôt, frapant des coups plus furs,

Délivrer ton Dieu même, & lui rendre ces mers
 Zaïre, cependant, ma sœur, son allié;
 Au Tirar d'un Sérail par l'hymen est liée,
 Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi;
 Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi?
 En ce moment affreux, hélas! ton pere expire,
 En demandant à Dieu le salut de Zaïre.

Z A Y R E.

Arrête, mon cher frère--- arrête, connois-moi;
 Peut-être que Zaïre est digne encor de toi:
 Mon frere, épargne-moi cet horrible language.
 Ton courroux, ton reproche, est un plus grand ou-
 trage,
 Plus sensible pour moi, plus dur que ce trépas,
 Que je te demandois, & que je n'obtiens pas.
 L'état où tu me vois accables ton courage,
 Tu souffres, je le vois, je souffre davantage;
 Je voudrois que du Ciel, le barbare secours,
 De mon sang, dans mon cœur, eût arrêté le cours.
 Le jour qu'empoisonné d'une flâme profane,
 Ce pur sang des Chrétiens brûla pour Orosmane,
 Le jour que de ta sœur, Orosmane charmé---|
 Pardonnez-moi, Chrétiens; qui ne l'auroit aimé?
 Il faisoit tout pour moi, son cœur m'avoit choisie,
 Je voyois sa fierté pour moi seule adoucie,
 C'est lui qui des Chrétiens a ranimé l'espoir ,
 C'est à lui que je dois le bonheur de te voir:

Pardonne

T R A G É D I E.

49

Pardonne, ton courroux, mon pere, ma tendresse,
Mes sermens, mon devoir, mes remords, ma faiblesse,
Me servent de supplice, & ta sœur en ce jour
Meurt de son repentir plus que de son amour.

N E' R E S T A N.

Je te blâme & te plains, crois-moi, la Providence
Ne te laissera point pétir dans l'innocence :
Je te pardonne, hélas ! ces combats odieux,
Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux,
Ce bras qui rend la force aux plus foibles courages,
Soutiendra ce roseau plié par les orages.
Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé,
Entre un barbare & lui, ton cœur soit partagé.
Le Baptême éteindra ces feux dont il soupire,
Et tu vivras fidèle, ou périsas martyre :
Achève donc ici ton serment commencé,
Achève, & dans l'horreur dont ton cœur est pressé,
Promets au Roi Louis, à l'Europe, à ton Père,
Au Dieu qui déjà parle à ce cœur si sincère,
De ne point accomplir cet hymen odieux,
Avant que le Pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu'en ma présence il te fasse Chrétienne,
Et que Dieu par ses mains, t'adopte & te soutienne ;
Je promets-tu, Zaire ? ...

Z A Y R E.

Qui, je te le promets ;

D

Z A Y R E,

Rends-moi Chrétienne & libre, à tout je me soumets.
 Va, d'un pere expirant, va fermer la paupiere,
 Va, je voudrois te suivre, & mourir la premiere.

N E' R E S T A N.

Je pars, adieu, ma sœur, adieu, puisque mes vœux
 Ne peuvent s'arracher à ce Palais hogteur,
 Je reviendrai bien-tôt, par un heureux Baptême,
 T'arracher aux enfers, & te rendre à toi-même.

S C E N E V.

Z A Y R E, *seule.*

ME voilà seule, ô Dieu ! que vais-je devenir ?
 Dieu, commande à mon cœur de ne te point tra-
 hir :
 Hélas ! suis-je en effet, ou Françoise ou Sultane,
 Fille de Lusignan, ou femme d'Orosmane ?
 Suis-je amante, ou Chrétienne ? & fermens que j'ai-fait !
 Mon pere, mon païs, vous ferez satisfaits.
 Fatime ne vient point, quoi ! dans ce trouble extrême,
 L'Univers m'abandonne ! on me laisse à moi-même !
 Mon cœur peut-il porter seul & privé d'appui,
 Le fardeau des devoirs qu'on m'impose aujourd'hui.

T R A G E D I E.

51

A ta loi, Dieu puissant, eui, mon amoë est rendue,
Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vœ.
Cher amant : ce matin l'aurois-je pû prévoir,
Que je dûsse aujourd'hui redouter de te voir ?
Moi, qui de tant de feux justement possédée,
N'avois d'autre bonheur, d'autre soin, d'autre idée,
Que de t'entretenir, écouter ton amour,
Te voir, te souhaiter, attendre ton retour,
Hélas ! & je t'adore, & t'aimer est un crime !

S C E N E VI.

Z A Y R E , O R O S M A N E .

O R O S M A N E .

P Aroissez, tout est prêt, le beau feu qui m'anime
Ne souffre plus, Madame, aucun retardement,
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant,
Les parfums de l'encens remplissent la Mosquée,
Du Dieu de Mahomet la puissance invoquée,
Confirmé mes serments, & préside à mes feux,
Mon peuple prostré pour vous offre ses vœux,
Venez en ce moment, vos superbes rivales,
Qui disputoient mon cœur, & marchoient vos égales,
Heureuses de vous suivre & de vous obéir,

D 2

Z A Y R E,

Devant vos volontés vont apprendre à fléchir,
Le Trône, les festins, &c la cérémonie,
Tout est prêt, commencez le bonheur de ma vie.

Z A Y R E.

Où suis-je, malheureuse ! ô tendresse ! ô douleur !

O R O S M A N E.

Venez.

Z A Y R E.

Où me cacher ?

O R O S M A N E.

Que dites-vous ?

Z A Y R E.

Seigneur,

O R O S M A N E.

Donnez-moi votre main, daignez belle Zaire...

Z A Y R E.

Dieu de mon pere ! hélas ! que pourrai-je lui dire ?

O R O S M A N E.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras !

Qu'il redouble ma flamme, & mon bonheur...

Z A Y R E.

Hélas !

O R O S M A N E.

Ce trouble à mes desirs vous rend encore plus chère,

D'une vertu modeste il est le caractère,

Digne & charmant objet de ma constante foi,

Venez, ne tardez plus.

TRAGÉDIE.

53

Z A Y R E.

Fatime, soutien-moi...

Seigneur.

O R O S M A N E.

O Ciel ! eh quoi !

Z A Y R E.

Seigneur, cet hymenée,

Etoit un bien suprême à mon ame étonnée :
Je n'ai point recherché le Trône & la grandeur,
Qu'un sentiment plus juste occupoit tout mon cœur!
Hélas ! j'aurois voulu qu'à vos vertus unie,
Et méprisant pour vous les Trônes de l'Asie,
Seule, & dans un'desert auprès de mon époux,
J'eusse pu sous mes pieds les fouler avec vous ;
Mais.... Seigneur... ces Chrétiens...

O R O S M A N E.

Ces Chrétiens.. quoi, Madame ?

Qu'autoient donc de commun cette Sèche & ma flamme ?

Z A Y R E.

Lusignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces momens sa vie & ses malheurs.

O R O S M A N E.

Eh bien ! quel intérêt si pressant & si tendre,
A ce vieillard Chrétien, votre cœur peut-il prendre ?
Vous n'êtes point Chrétienne, élevée en ces lieux.

D 3

Z A Y R E,

Vous suivez dès long-temps la foi de mes ayeux :
 Un vieillard qui succombe au poids de ses années,
 Peut-il troubler ici vos belles destinées ?
 Cette aimable pitié qu'il s'attire de vous,
 Doit se perdre avec moi dans des momens si doux.

Z A Y R E.

Seigneur, si vous m'aimez, si je vous étois chere

O R O S M A N E.

Si vous l'êtes, ah Dieu !

Z A Y R E.

Souffrez que l'on diffère...
 Permettez que ces noeuds par vos mains assemblés....

O R O S M A N E.

Que dites-vous ? ô Ciel ! est-ce vous qui parlez,
 Zaïre ?

Z A Y R E.

Je ne puis soutenir sa colere,

O R O S M A N E.

Zaïre.

Z A Y R E.

Il m'est affreux, Seigneur, de vous déplaire
 Excusez ma douleur.... non, j'oublie à la fois,
 Et tout ce que je suis, & tout ce que je dois,
 Je ne puis soutenir cet aspect qui me tue,
 Je ne puis... ah, souffrez que loin de votre vue,

TRAGEDIE.

55

Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon desespoir, & l'horreur où je suis.

Elle sort.

S C E N E VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Je demeure immobile, & ma langue glacée
Se refuse aux transports de mon ame offensée:
Est-ce à moi que l'on parle? ai-je bien entendu?
Est-ce moi qu'ils fuit? ô Ciel! & qu'ai-je vu?
Corasmin, quel est donc ce changement extrême?
Je la laisse échaper! je m'ignore moi-même.

CORASMIN,

Peut-être accuséz-vous ce trouble trop charmant,
Que l'innocence inspire à l'aspect d'un amant.

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ce trouble, cette fuite,
Cette douleur si sombre en ses regards écrite?
Si c'étoit ce François... quel soupçon! quelle horreur!

D 4

Quelle lumiere affreuse a passé dans mon cœur!
 Hélas! je repoussois ma juste défiance:
 Un barbare, un esclave, auroit cette insolence;
 Cher ami, je verrois un cœur comme le mien,
 Réduit à redouter un esclave Chrétien?
 Mais, parle, tu pouvois observer son visage,
 Tu pouvois de ses yeux entendre le langage:
 Ne me déguise rien, mes feux sont-ils trahis?
 Arends-moi mon malheur.... tu trembles.... tu frémis....
 C'en est assez.

C O R A S M I N.

Je crains d'irriter vos allarmes.
 Il est vrai que ses yeux ont versé quelques larmes;
 Mais, Seigneur, après tout, je n'ai rien observé
 Qui doive....

O R O S M A N E.

A cet affront, je serois réservé....
 Non si Zaïre, ami, m'avoit fait cette offense,
 Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance:
 Le déplaisir secret de son cœur agité,
 Si ce cœur est perfide, auroit-il éclaté?
 Ecoute, garde-toi de soupçonner Zaïre.
 Mais, dis-tu, ce François gémit, pleure, soupire,
 Que n'importe après tout le sujet de ses pleurs?
 Qui sait si l'amour même entre dans ses douleurs!

TRAGEDIE.

57

Et qu'ai-je à redouter d'un esclave infidèle,
Qui demain pour jamais se va séparer d'elle ?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, Seigneur, permis malgré nos loix,
Qu'il jouât de sa vûe une seconde fois ?
Qu'il revint en ces lieux.

OROSMANE.

Qu'il revint ? lui ce traître,
Qu'aux yeux de ma Maitresse il osât reparoître ?
Oui je le lui rendrois, mais mourant, mais puni,
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi :
Déchiré devant elle, & ma main degoutante,
Confondroit dans son sang, le sang de son Amante...
Excuse les transports de ce cœur offensé ;
Il est né violent, il aime, il est blessé.
Je connois mes fureurs, & je crains ma faiblesse,
A des troubles honteux je sens que je m'abaisse :
Non, c'est trop sur Zaffre arrêter un soupçon,
Non, son cœur n'est point fait pour une trahison ;
Mais ne crois pas non plus que le mien s'avilisse,
A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice :
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi,
Les éclaircissemens sont indignes de moi ;
Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste em-
pire,

Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zaïre,
Allons ... mais qu'aux Chrétiens le Sér il soit fermé,
O Ciel ! pourquoi faut-il qu'Orosmane a... imé.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

 U E^e je vous plains, Madame, & que je vous
admire !
C'est le Dieu des Chrétiens, c'est Dieu qui
vous inspire.
Il donnera la force à vos bras languissans
De briser des liens si chers & si puissans.

Z A Y R E.

Eh ! pourrai-je achever ce fatal sacrifice ?

F A T I M E.

Vous demandez sa grace, il vous doit sa justice :
De votre cœur décile il doit prendre le soin :

Z A Y R E.

Jamais de son apui je n'eus tant de besoin.

F A T I M E.

Si vous ne voiez plus votre auguste famille,
Le Dieu que vous servez vous adopte pour fille;
Vous êtes dans ses bras, il parle à votre coeur;
Et quand ce saint Pontife, organe du Seigneur,
Ne pourroit aborder dans ce Palais profane....

Z A Y R E.

Ah ! j'ai porté la mort dans le sein d'Oroismane.
J'ai pû désesperer le coeur de mon Amant.
Quel outrage, Fatime, & quel affreux moment !
Mon Dieu, vous l'ordonnez, j'eussé été trop heureuse,

F A T I M E.

Quoi ! vous regretteriez cette chaîne honteuse ?
Hazarder la victoire, ayant tant combattu.

Z A Y R E.

Victoire infortunée ! Inhumaine vertu !
Non, tu ne connois pas ce que je sacrifie.
Cet amour si puissant, ce charme de ma vie,
Dont j'espérais, helas ! tant de félicité,
Dans toute son ardeur n'avoit point éclaté,
Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles ;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux, où tu m'as dit qu'il choisit ton séjour ;
Je lui crie en pleurant, ôte-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même,

TRAGEDIE.

65

Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers & charmans que toujours je revoi,
Se montrent dans mon ame entre le Ciel & moi.
Eh bien, race des Rois, dont le Ciel me fit naître,
Pere, Mere, Chrétiens, vous; mon Dieu, vous, mon
Maitre,

Vous, qui de mon Amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours qui ne sont plus pour lui.
Que j'expire innocente, & qu'une main si chere,
De ces yeux qu'il aimoit ferme au moins la paupiere.
Ah! que fait Orosmane? Il ne s'inforne pas
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas?
Il me fuit, il me laisse, & je n'y peux survivre.

F A T I M E.

Quoi vous! Fille des Rois que vous prétendez faire!
Vous dans les bras d'un Dieu, votte éternel apui?

Z A Y R E.

Eh! pourquoi mon amant n'est-il pas né pour lui?
Orosmane est-il fait pour être sa victime?
Dieu pourroit-il haïr un cœur si magnanime?
Généreux, bien-faisant, juste, plein de vertus;
S'il étoit né Chrétien, que seroit-il de plus?
Et plutôt à Dieu du moins que ce saint Interprète,
Ce Ministre sacré que mon ame souhaite,
Du trouble où tu me vois vint bien-tôt me tirer.
Je ne scai; mais eufip; j'ose encore espérer

Que ce Dieu, doot ceat fois on m'a peint la clémence,
 Ne réprouveroit point une telle alliance:
 Peut-être de Zaïre en secret adoré.
 Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré :
 Peut-être en me laissant au Trône de Sirie,
 Il soutiendroit par moi les Chrétiens de l'Asie.
 Fatime, tu le scias, ce puissant Saladin ;
 Qui ravit à mon sang l'Empire du Jourdain,
 Qui fit comme Orosmane admirer sa clémence,
 Au sein d'une Chrétienne il avoit pris naissance.

F A T I M E.

Que faites-vous, Madame? Eh! ne voyez-vous pas?

Z A Y R E.

Oüii, je vois tout, je meurs, &c ne m'aveugle pas,
 Je vois que mon païs, mon sang, tout me condamne,
 Que je suis Lusignan, que j'adore Orosmane :
 Que mes vœux, que mes jours à ses juors sont liés,
 Je voudrois quelquefois me jeter à ses pieds ;
 De tout ce que je suis faire un aveu sincère.

F A T I M E.

Songez que cet aveu peut perdre votre frere,
 Expose les Chrétiens qui n'ont que vous d'appui,
 Et va trahir le Dieu qui vous rappelle à lui.

Z A Y R E.

Ah! si tu connoissois le grand cœur d'Orosmane!

F A T I M E.

Il est le protecteur de la loi Musulmane,

T R A G E D I E. 63

Et plus il vous adore, & moins il doit souffrir
Qu'on vous ait annoncer un Dieu qu'il doit haïr,
Le Pontife à vos yeux cette nuit doit se rendre,
Et vous avez promis.

Z A Y R E.

Eh bien, il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce secret :
Hélas ! qu'à mon Amant je le tais à regret,
Et pour comble d'horreur je ne suis plus aimée.

S C E N E II.

O R O S M A N E, Z A Y R E.

O R O S M A N E.

MAdame, il fut un temps où mon ame charmée,
Ecoutant sans rougir des sentiments trop chors,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je crois être aimé, Madame ; & votre Maître
Soupirant à vos pieds, devoit s'attendre à l'être :
Vous ne m'entendrez point Amant foible & jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous.
Cruellement blessé, mais trop fier pour me plaindre,
Trop généreux, trop grand pour m'abaisser à feindre,
Je viens vous déclarer que le plus froid mépris

De vos caprices vains sera le digne prix ;
 Ne vous préparez point à tromper ma tendresse,
 À chercher des raisons, dont la flatueuse adresse
 À mes yeux éblouis colorant vos refus,
 Vous raméne un Amant, qui ne vous connaît plus,
 Et qui craignant sur tout qu'à rougir on l'expose,
 D'un refus outrageant veut ignorer la cause,
 Madame, c'en est fait, une autre va monter
 Au rang que mon amour, vous daignoit présenter,
 Une autre auta des yeux, & va du moins connostre
 De quel prix mon amour, & ma main devoient être ;
 Il pourra m'en couter mais mon cœur s'y résout,
 Aprenez qu'Orosmane est capable de tout,
 Que j'aime mieux vous perdre, & loin de votre vue
 Mourir désespéré de vous avoir perdue,
 Que de vous posséder, s'il faut qu'à votre foi
 Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi :
 Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes,

Z A Y R E.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes larmes ?
 Tu veux commander seul à mes sens éperdus. . . .
 Eh bien, puisqu'il est vrai que vous ne m'aimez plus,
 Seigneur. . . .

O R O S M A N E.

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
 Que je vous adorai, que je vous abandonne,
 Que je renonce à vous, que vous le desirez,

Que

TRAGÉDIE.

65

Que sous une autre loi... Zaïre, vous pleurez?

Z A Y R E.

Ah, Seigneur! ah! du moins gardez de jamais croire,
Que du rang d'un Soudan je regrette la gloire:
Je sc̄ai qu'il faut vous perdre, & mon sort l'a voulu,
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne vous est pas connu.
Me punisse à jamais ce Ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d'Orsmane.

O R O S M A N E.

Zaïre, vous m'aimez?

Z A Y R E.

Dieu, si je l'aime, hélas!

O R O S M A N E.

Quel caprice odieux que je ne connois pas!
Vous m'aimez? Eh, pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
À déchirer le cœur d'un Amant si fidèle?
Je me connoissois mal; oui, dans mon desespoir
J'avois cru sur moi-même avoir plus de pouvoir.
Va, mon cœur est bien loin d'un pouvoir si funeste,
Zaïre, que jamais la vengeance céleste
Ne donne à ton Amant enchaîné sous ta loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi.
Qui, moi? que sur mon Trône une autre fut placée?
Non, je n'en eus jamais la fatale pensée;
Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits,
Ces dédains affectés, & si bien démentis.

E

66 Z A Y R E,

C'est le seul déplaisir que jamais dans ta vie,
Le Ciel aura voulu que la tendresse effuie;
Je t'aimerai toujours . . . mais d'où vient que ton cœur
En partageant mes feux différoit mon bonheur ?
Parle. Etoit-ce un caprice ! Est-ce crainte d'un Maître,
D'un Soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être ?
Seroit-ce un artifice à épargne-toi ce soin,
L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin,
Qu'il ne souille jamais le saint aréau qui nous lie,
L'art le plus innocent tient de la perfidie ;
Je n'en connus jamais ; & mes sens déchirés
Pleins d'un d'un amour si vrai . . .

Z A Y R E.

Vous me désesperez,
Vous m'êtes cher, sans doute, & ma tendresse extrême
Est le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

O R O S M A N E.

O Ciel ! expliquez-moi, quoi ? toujours me troubler ?
Se peut-il ? . . .

Z A Y R E.

Dieu puissant, que ne puis-je parler ?

O R O S M A N E.

Quel étrange secret me cachez-vous, Zaïre ?
Est-il quelque Chrétien qui contre moi conspire ?
Me trahit-on ? parlez.

Z A Y R E.

Eh ! peut-on vous trahir ?

T R A G E D I E. 67

Seigneur, entr'eux, & vous, vous me veriez courir :
On ne vous traita point, pour vous rien n'est à craindre,
Mon malheur est pour moi, je suis la seule à plaindre.

O R O S M A N E.

Vous, à plaindre grand Dieu ?

Z A Y R E.

Souffrez qu'à vos genoux

Je demande en tremblant une grâce de vous.

O R O S M A N E.

Une grâce ! ordonnez, & demandez ma vie.

Z A Y R E.

Plût au Ciel, qu'à vos jours la mienne fut unie !
Oréosmane, ... Seigneur, ... permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, & toute à mon ennui,
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune....
Demain tous mes fibres vous seront révélées.

O R O S M A N E.

De quelle inquiétude, ô Ciel, vous m'accablez !

Pouvez vous ! ...

Z A Y R E.

Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refusez pas la grâce que j'imploré.

O R O S M A N E.

Eh bien, il faut vouloir tout ce que vous voulez,
J'y consens, il en coutre à mes sens desolés.

Allez, souvenez-vous que je vous sacrifie
Les moments les plus beaux, les plus chers de ma vie.

Z A Y R E.

En me parlant ainsi, vous me percez le cœur.

O R O S M A N E.

Eh bien, vous me quittez, Zaïre ?

Z A Y R E.

Hélas, Seigneur !

S C E N E III.

O R O S M A N E C O R A S M I N.

O R O S M A N E.

AH ! c'est trop-tôt chercher ce solitaire azile,
C'est trop-tôt abuser de ma bonté facile,
Et plus j'y pense, ami, moins je puis concevoir
Le sujet si caché de tant de désespoir.
Quoi donc, par ma tendresse élevée à l'Empire,
Dans le sein du bonheur que son ame desire,
Près d'un Amant qu'elle aime, & qui brûle à ses pieds,
Ses yeux remplis d'amour, de larmes sont noiiés ? ...
Je suis bien indigné de voir tant de caprices.
Mais moi-même après tout eus-je moins d'injustices ?
Ai-je été moins coupable à ses yeux offensés ?
Est ce à moi de me plaindre ? on m'aime, c'est assez.

Il me faut expier par un peu d'indulgence,
 De mes transports jaloux l'injurieuse offense,
 Je me rends, je le vois, son cœur est sans détours,
 La nature naïve anime ses discours,
 Elle est dans l'âge heureux où régne l'innocence,
 A sa sincérité je dois ma confiance,
 Elle m'aime sans doute, oui, j'ai lû devant toi
 Dans ses yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi,
 Et son ame éprouvant cette ardeur qui me touche,
 Vingt fois pour me le dire a volé sur sa bouche,
 Qui peut avoir un cœur assez trâtre, assez bas,
 Pour montrer tant d'amour, & ne le sentir pas ?

SCENE IV.

OROSMANE, CORASMIN,
 MELEDOR,

MELEDOR,

Cette Lettre, Seigneur, à Zaire adreflée,
 Par vos Gardes faîtie, & dans mes mains laissée... .

OROSMANE.

Donne, ... qu'il portoit ? ... Donne.

MELEDOR.

Un de ces Chrétiens

E 3

Dont vos bontés, Seigneur, ont brisé les liens;
 Au Séral, en secret, il alloit s'introduire,
 On l'a mis dans les fers.

O R O S M A N E.

Hélas! que vais-je lire?
 Laissé-nous . . . je frémis.

S C E N E V.

O R O S M A N E, C O R A S M I N.

C O R A S M I N.

Cette Lettre, Seigneur,
 Poura vous éclaircir, & calmer votre cœur.

O R O S M A N E.

Ah! lisons, ma main tremble, & mon ame étonnée
 Prévoit que ce Billet contient ma destinée.
 Lisons, . . . , Chere Zaire, il est temps de nous voir.
 „ Il est vers la Mosquée une secrète issue,
 „ Où vous pouvez sans bruit, & sans être aperçus,
 „ Tromper vos surveillans, & remplir notre espoir:
 „ Il faut vous hazarder; vous connoîtrez mon zèle.
 „ Je vous attends, je meurs, si vous n'êtes fidèle.

O R O S M A N E.

Eh bien, cher Corasmin, que dis-tu?

TRAGEDIE.

71

CORASMIN.

Moi, Seigneur ?

Je suis épouvanté de ce combat d'horreurs.

ORASMANE.

Tu vois comme on me traite :

CORASMIN.

O trahison horrible !

Seigneur, à cet affront vous êtes insensible ?

Vous, dont le cœur tantôt sur un simple soupçon
D'une douleur si vive a reçu le poison ?

Ah ! sans doute l'horreur d'une action si noire
Vous guérit d'un amour qui blessoit votre gloire.

ORASMANE.

Cours chez elle à l'instant, va, voilà Corasmin.
Montre-lui cet écrit.... qu'elle tremble.... Et soudain
De cent coups de poignard que l'infidélité meute,
Mais avant de fraper.... ah ! cher ami demeure ;
Demeure, il n'est pas temps. Je veux que ce Chrétien
Devant elle amené... non... je ne veux plus rien...
Je me meurs... je succombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN.

On ne reçut jamais un si sanglant outrage.

ORASMIN.

Le voilà donc connu, ce secret plein d'horreur !
Ce secret, qui pèsoit à son infame cœur !
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue.

34

Z A Y R E,

Elle veut quelque tems se soustraire à ma vue,
Je me fais cet effort; je la laisse sortir;
Elle part en pleurant . . . & c'est pour me trahir.
Quoi Zaïre!

C O R A S M I N.

Tout sert à redoubler son crime.
Seigneur n'en soiez pas l'innocente victime.
Et de vos sentimens rapellant la grandeur....

O R O S M A N E.

C'est là ce Nérestan, ce Héros plein d'honneur,
Ce Chrétien si vanté, qui remplissoit Solime
De ce faste imposant de sa vertu sublime?
Je l'admireois moi-même, & mon cœur combattu
S'indignoit qu'un Chrétien m'égalât en vertu.
Ah! qu'il va me paier sa fourbe abominable!
Mais Zaïre, Zaïre est cent fois plus coupable.
Une Esclave Chrétienne; & que j'ai pu laisser
Dans les plus vils emplois languir, sans l'abaisser!
Une Esclave ! Elle scâit ce que j'ai fait pour elle.
Ah malheureux!

C Q R A S M I N.

Seigneur, si vous souffrez mon zèle,
Si parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
Vous voulez.

O R O S M A N E.

Oui, je veux la voir & lui parler;
Allez, volez Esclave, & m'amenez Zaïre;

TRAGEDIE.

73

CORASMIN.

Hélas! en cet état que pourez-vous lui dire :

OROSMANE.

Je ne scai, cher ami, mais je prétens la voir.

CORASMIN.

Ah! Seigneur, vous allez dans votre desespoir
Vous plaindre, menacer, faire couler ses larmes;
Nos bontés contre vous lui donneront des armes,
Et votre cœur séduit malgré tous vous soupçons,
Pour la justifier cherchera des raisons:

M'en croirez-vous ? cachez cette Lettre à sa vûe,
Prenez pour la lui rendre une main inconsue,
Par là, malgré la fraude, &c les déguisemens,
Nos yeux démèleront ses secrets sentipens,
Et des plis de son cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE.

Penses-tu qu'en effet Zaïre me trahisse ? ...
Allons, quoiqu'il en soit, je vais tenter mon sort,
Et pousser la vertu jusqu'au dernier effort:
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de son côté pousser la perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous ce funeste entretien.
Un cœur tel que le vôtre ...

OROSMANE.

Ah ! n'en redoute rien;

À son exemple hélas! ce cœur ne scâuroit feindre,

Mais j'ai la fermeté de scavoit me contraindre :
 Ou, puisqu'elle m'abaisse à connoître un rival...
 Tien, regoi ce billet à tout trois si fatal :
 Va, choisi pour le rendre un Esclave fidèle,
 Mets en de fures mains cette Lettre cruelle,
 Va, cours... je ferai plus, j'éviterai ses yeux,
 Qu'elle n'sprothé pas... c'est elle, juste Cieux !

S C E N E VI.

O R O S M A N E, Z A Y R E,
 C O R A S M I N.

Z A Y R E.

S Eigneure, vous m'étonnez, quelle raison soudaine,
 Quel ordre si pressant près de vous me ramène ?

O R O S M A N E.

Eh bien, Madame ! il faut que vous m'éclairez ;
 Cet ordre est important plus que vous ne croiez ;
 Je me suis consulté.... Malheureux l'un par l'autre,
 Il faut régler d'un mot & mon sort & le vôtre.
 Peut être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
 Mon orgueil oublié, mon sceptre à vos genoux,
 Mes biensfaits, mon respect, mes soins, ma confiance
 Ont attaché de vous quelque reconnaissance,

Votre cœur par un Maître attaqué chaque jour,
 Vaincu par mes biensfais, crut l'être par l'amour;
 Dans votre ame, avec vous il est temps que je lise,
 Il faut que ses replis s'ouvrent à ma franchise,
 Jugez vous: répondez avec la vérité
 Que vous devez au moins à ma sincérité
 Si de quelqu'autre amour l'invincible puissance
 L'emporte sur mes soins, ou même les balance,
 Il faut me l'avouer, & dans ce même instant,
 Ta grace est dans mon cœur, prononce, elle t'attend;
 Sacrifice à ma foi l'insolent qui t'adore,
 Songe que je te vois, que je te parle encore,
 Que ma foudre à ta voix pourra se détourner,
 Que c'est le seul moment où je peux pardonner,



ZAYRE.

Vous, Seigneur ! vous osez me tenir ce langage?
 Vous, cruel?... apprenez, que ce cœur qu'on outrage
 Et que par tant d'horreurs le Ciel veut éprouver,
 S'il ne vous aimeoit pas, est né pour vous braver:
 Je ne crains rien ici que ma funeste flamme;
 N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame,
 N'imputez qu'à l'amour que je dois oublier,
 La honte où je descends de me justifier.
 J'ignore si le Ciel qui m'a toujours trahi,
 A destiné pour vous ma malheureuse vie,
 Quoiqu'il puisse arriver, je jure par l'honneur
 Qui, non moins que l'amour est gravé dans mon cœur,

Je jure que Zaïre à soi-même renduë,
 Des Rois les plus puissans détesteroit la vue,
 Que tout autre, après vous, me seroit odieux ;
 Voulez-vous plus sçavoir, & me connoître mieux ?
 Voulez-vous que ce cœur à l'amertume en proie,
 Ce cœur desespéré devant vous se déploie ?
 Sçachez donc qu'en secret il pensoit malgré lui,
 Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui,
 Qu'il soupiroit pour vous avant que vos tendresses,
 Vinsent justifier mes naissantes foiblesseſſes,
 Qu'il prévint vos biensfaits, qu'il bruloit à vos pieds,
 Qu'il vous aimoit enſin lorsqu'eſſez vous m'ignoriez,
 Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour Maître.
 J'en atteste le Ciel, que j'offense peut-être :
 Et si j'ai mérité ſon éternel courroux,
 Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'étoit pour vous,

O R O S M A N E.

Quoi ? des plus tendres feux fa bouche encore m'assure !
 Quel ex̄ès de noirceur ! Zaïre ! . . . ah, la parjure !
 Quand de fa trahison j'ai la preuve en ma main !

Z A Y R E.

Que dites-vous ? quel trouble agite votre sein ?

O R O S M A N E.

J'ne suis point troublé. Vous m'aimez à

TRAGEDIE.

77

ZAYRE.

Votre bouche

Peut-elle me parler avec ce ton farouche?
D'un feu si tendrement déclaré chaque jour,
Vous me glacez de crainte, en me parlant d'amour!

OROSMANE.

Vous m'aimez?

ZAYRE.

' Vous pouvez douter de ma tendresse?
Mais encore une fois quelle fureur vous preffé,
Quels regards effraians vous me lancez? hélas!
Vous doutez de mon cœur?

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.

Allez, rentrez, Madame.

SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

A Mi, sa perfidie

Au comble de l'horreur ne s'est pas démentie,
Tranquille dans le crime, & fausse avec douceur,
Elle a jusques au bout soutenu sa noirceur.

As-tu trouvé l'Esclave ? as-tu servi ma rage ?
Connaisrai-je à la fois son crime & mon outrage ?

C O R A S M I N.

Oui, je viens d'obéir ; mais vous ne pouvez pas,
Soupirer désormais pour ses tristes appas :
Vous la verrez sans douce avec indifférence,
Sans que le repentir succéde à la vengeance,
Sans que l'amour sur vous en repousse les traits.

O R O S M A N E.

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

C O R A S M I N.

Vous ? ô Ciel ! Vous ?

O R O S M A N E.

Je vois un raiion d'espérance.

Cet odieux Chrétien, l'élève de la France,
Est jeune, impatient, léger, présomptueux.
Il peut croire aisément ses teméraires vœux,
Son amour indiferet, & plein de confiance,
Aura de ses soupirs hazardé l'insolence,
Un regard de Zaïre aura par l'aveugler,
Sans doute il est aisé de s'en laisser troubler:
Il éroit qu'il est aimé : c'est lui seul qui m'offense.
Peut-être ils ne sont point tous deux d'intelligence :
Zaïre n'a point yû ce billet criminel,
Et j'en croïois trop-tôt mon déplaisir mortel.
Corasmin, écoutez... Dès que la nuit plus sombre
Aux crimes des Mortels viendra prêter son ombre,

Si tôt que ce Chrétien, chargé de mes bienfaits,
Nérestan, paroltra sous les murs du Palais,
Aiez soin qu'à l'instant le Garde le saisisse,
Qu'on prépare pour lui le plus honteux supplice,
Et que chargé de fers il me soit présenté.
Laissez, sur tout, laissez Zaïre en liberté.
Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime,
Ma fureur est plus grande, & j'en tremble moi-même;
J'ai honte des douleurs où je me suis plongé,
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OROSMANE, CORASMIN,

Un Esclave

OROSMANE à l'Esclave.

N l'a fait avertir, l'ingrate va paroître.

Songe que dans tes mains est le sort de tout
Maître.

Donne-lui le billet de ce traître Chrétien,

Reads-moi compte de tout, examine-la bien.

Porte-moi sa réponse : on aproche . . . c'est-elle.

à Corasmin.

Vien, d'un malheureux Prince, ami tendre & fidèle,

Vien m'aider à cacher ma rage, & mes ennuis.

- SCENE II.

TRAGEDIE.

31

SCENE II.

ZAYRE, FATIME,
L'ESCLAVE.

ZAYRE.

EH! qui peut me parler dans l'état où je suis?
A tant d'horreurs, hélas! qui pourra me soustraire?
Le Sérail est fermé, Dieu! si c'étoit mon frere!
Si la main de ce Dieu pour soutenir ma foi,
Par des chemins cachés le conduissoit vers moi!
Quel Esclave inconnu se présente à ma vue?

L'ESCLAVE.

Cette Lettre en secret en mes mains parvenue,
Pourra vous assurer de ma fidélité.

ZAYRE.

Donne.

Elle lit.

FATIME à *paras pendant que Zaire lit.*
Dieu tout-puissant, écoute en ta bonté,
Fais descendre ta grace en ce séjour profane,
Arrache ma Princeffé au barbare Orofmane.

ZAYRE à Fatime,
Je voudrois te parler.

F A T I M E à l'Eslave.

Allez, retirez-vous;

On vous rappellera, soiez prêt, laissez-nous.

S C E N E III.

Z A Y R E, F A T I M E,

Z A Y R E.

L Is ce billet, hélas! dis-moi ce qu'il faut faire?
L Je voudrois obéir aux ordres de mon frère.

F A T I M E.

Dites plutôt, Madame, aux ordres éternels
 D'un Dieu qui vous demande aux pieds de ses Autels.
 Ce n'est point Nérestan; c'est Dieu qui vous appelle.

Z A Y R E.

Je le scçais, à sa voix je ne suis point rebelle,
 J'en ai fait le serment, mais puis-je m'engager,
 Moi, les Chrétiens, mon Frere, en un si grand danger.

F A T I M E.

Ce n'est point leur danger dont vous êtes troublée,
 Votre amour parle seul à votre ame ébranlée.
 Je connois votre cœur, il penseroit comme eux,
 Il hazarderoit tout, s'il n'étoit amoureux.
 Ah! connoissez du moins l'erreur qui vous engage,
 Vous tremblez d'offenser l'Amant qui vous outrage.

Quoi ? ne voiez-vous pas toutes ses cruautés,
Et l'ame d'un Tartare à travers ses bontés?
Ce tigre encor farouche au sein de sa tendresse,
Même en vous adorant, menaçoit sa Maitresse....
Et votre cœur encor ne s'en peut détacher,
Vous soupirez pour lui?

Z A Y R E.

Qu'ai-je à lui reprocher ?
C'est moi qu'il l'offensois, moi qu'en cette journée,
Il a vu souhaiter ce fatal hymenée?
Le Trône étoit prêt; le Temple étoit paré,
Mon Amant m'adoroit, & j'ai tout différé.
Moi, qui devois ici trembler sous sa puissance,
J'ai de ses sentimens bravé la violence,
J'ai soumis son amour, il fait ce que je veux,
Il en a sacrifié ses transports amoureux.

F A T I M E.

Ce malheureux amour dont votre ame est blessée,
Peut-il en ce moment remplir votre pensée ?

Z A Y R E.

Ah ! Fatime, tout sert à me desesperer :
Je scai que du Sérial rien ne peut me tirer :
Je voudrois des Chrétiens voir l'heureuse contrée,
Quitter ce lieu funeste à mon ame égarée,
Et je sens qu'à l'instant prompte à me démentir,
Je fais des vœux secrets pour n'en jamais sortir.

Quel état! quel tourment! Non mon ame inquiète
 Ne fait ce qu'elle doit, ni ce quelle souhaite;
 Une terreur affreuse est tout ce que je sens.
 Dieu, détourne de moi ces noirs pressentimens,
 Prends soin de nos Chrétiens, & veille sur mon frere,
 Prends soindu haut des Cieux d'une tête si ehore,
 Oui, je le vais trouver ; je lui vais obeir.
 Mais dès que de Solime il aura pû partir,
 Par son absence alors à parler en hardis,
 J'apprends à mon Amant le secret de ma vie,
 Je lui dirai le culte où mon coeur est lié,
 Il lira dans ce coeur, il en aura pitié:
 Mais duslai-je au suplice être ici condamnée,
 Je ne trahirai point le sang dont je suis née.
 Va, tu peux amener mon cher frere en ces lieux.
 Rapelle cet Esclave.

S C E N E IV.

Z A Y R E *seule.*

O Dieu de mes Aïeux,
 Dieu de tous mes parens, de mon malheureux Pere,
 Que ta main me conduise, & que ton oeil m'éclaire.

SCENE V.

ZAYRE, L'ESCLAVE.

ZAYRE.

A Liez dire au Chrétien qui marche sur vos pas,
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas.
Que Fatime en ces lieux va bien-tôt l'introduire.

à part.

Allons, rassure-toi, malheureuse Zaire.

SCENE VI.

OROSMANE, CORASMIN,
L'ESCLAVE.

OROSMANE.

Q Ue ces moments, grand Dieu, sont lents pour ma
fureur.

à Meledor.

Eh bien, que t'a t'on dit? Réponds. Parle.

L'ESCLAVE.

Seigneur.

F 3

On n'a jamais senti de si vives allarmes.
 Elle a pâli, tremblé, ses yeux versoient des larmes,
 Elle m'a fait sortir, elle m'a rappelé,
 Et d'une voix tombante, &c d'un cœur tout troublé.
 Près de ces lieux, Seigneur, elle a promis d'attendre,
 Celui, qui cette nuit à ces yeux doit se rendre.

O R O S M A N E.

à Meledor. à Corasmin.

Allez, il me suffit. Ote toi de mes yeux.
 Laisse-moi. Tout mortel me devient odieux.
 Laisse-moi seul, te dis-je. à ma fureur extrême.
 Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

S C E N E VII.

O R O S M A N E *seul.*

Où suis-je? ô Cié! Où suis-je? Où portai-je mes
 vœux?
 Zaïre, Nérestan.... couple ingrat, couple affreux,
 Traîtres, arrachez-moi ce jour que je respire,
 Ce jour souillé par vous.... misérable Zaïre,
 Tu ne jouiras pas.... Corasmin, revenez,

SCENE VIII.

OROSMANE, CORASMIN,

OROSMANE:

AH! trop cruel Ami, quoi vous m'abandonnez?
Venez, a-t-il paru, ce Rival, ce coupable?

CORASMIN.

Rien ne paroît encor.

OROSMANE.

O nuit! nuit effroyable!

Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits?
Corasmin!.. Ciel! Amour!... après tant de bienfaits...;
J'aurois d'un œil serain, d'un front inaltérable
Contemplé de mon rang la chute épouventable,
J'aurois séjourné dans l'horreur de la captivité,
Conserver mon courage & ma tranquilité;
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime?..;

CORASMIN.

Eh! que prétendez-vous dans cette horreur extrême?
Quel est votre dessein?

OROSMANE.

N'entends-tu pas des cris?

F.4

ZAYRE,
CORASMIN.

Seigneur....

OROSMANE.

Un bruit affreux a frapé mes esprits.

On vient.

CORASMIN.

Non, jusqu'ici nul Mortel ne s'avance,
Le Serai est plongé dans un profond fileuse,
Tout dort ; tout est tranquile, & l'ombre de la nuit....

OROSMANE.

Hélas! le crime veille, & son horreur me fait.
A ce coupable excès porter sa hargie!!
Tu ne connoissois pas mon coeur & ma tendresse,
Combien je t'adorois ! quelles feux ! ah, Corasmin !
Un seul de ses regards auroit fait mon destin;
Je ne puis être heureux, ni souffrir que par elle.
Prens pitié de ma rage. Oui, cours.... Ah, la cruelle!

CORASMIN.

Eh-ec vous qui pleurez ? Vous, Orosmane ? ô Cieux !

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon sort, tu vois la honte où je me livre.
Mais ces pleurs sont cruels, & la mort va les suivre :
Plains, Zaïre, plains-moi, l'heure-aprochée, ces pleurs;
Du sang qui va couler sont les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah! je tremble pour vous.

OROSMANE.

Frémis de mes souffrances,
Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances;
J'entends quelque'un, sans doute, & ne me trompe pas.

CORASMIN.

Sous les murs du Palais quelqu'un porte ses pas.

OROSMANE.

Va saisir Nérestan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne ;
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne;

SCENE IX.

OROSMANE,

ZAYRE & FATIME, marchant
pendant la nuit dans l'enfoncement
du Théâtre.

ZAYRE.

VIEN, Fatime.

OROSMANE.

Qu'entens-je! est-ce là cette voix,
Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois,

Z A Y R E,

Cette voix qui trahit un feu si légitime,
 Cette voix infidèle, & l'organe du crime?
 Perfide! ... vengeons-nous... quoi c'est elle? ô dest-
 tin!

Il tire son poignard.

Zaïre! ah Dieu... ce fer échape de ma main,

Z A Y R E à Fatime.

C'est ici le chemin, vien, soutien mon courage;

F A T I M E.

Il va venir.

O R O S M A N E.

, Ce mot me rend toute ma rage.

Z A Y R E.

Je marche en frissonnant, mon cœur est éperdu...
 Est-ce vous Nérestan que j'ai tant attendu?

O R O S M A N E courant à Zaïre:

C'est moi que tu trahis : tombe à mes pieds, parjurez-

Z A Y R E tombant dans la coulisse:

Je me meurs: ô mon Dieu!

O R O S M A N E.

J'ai vangé mon injure.

Otons-nous de ces lieux. Je ne puis. Qu'as-je
 fait? ...

Rien que de juste... Allons, j'ai puni son forfait.

Ah! voici son Amant que mon destin m'envoie;
 Pour remplir ma vengeance & ma cruelle joie,

S C È N E D E R N I E R E.

O R O S M A N E, Z A Y R E,
N E R S T A N C O R A S M I N,
F A T I M E, E S C L A V E S.

O R O S M A N E.

A Proche, malheureux, qui viens de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut si cher,
Méprisable ennemi, qui fais encor paroître,
L'audace d'un Héros avec l'âme d'un traître,
Tu m'imposeois ici pour me deshonorer.
Va, le prix en est prêt, tu peux t'y préparer,
Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,
Et ton ingratitudo, & l'horreur que tu causes.
Avez-vous ordonné son suplice.

C O R A S M I N.

Oui, Seigneur.

O R O ' S M A N E.

Il commence déjà dans le fond de ton cœur.
Tes yeux cherchent partout, & demandent encore
La perfide qui t'aime, & qui me deshonneure.
Regarde, elle est ici.

Z A Y R E,

• N E' R E S T A N.

Que dis-tu ? Quel erreur ! . . .

O R O S M A N E.

Regarde-la, te dis-je.

N E' R E S T A N.

Ah ! que vais-je ! Ah, ma Sœur !

Zaire ! . . . Elle n'est plus. Ah monstre ! Ah, jour horrible !

O R O S M A N E.

Sa Sœur ! Qu'ai-je entendu ? Dieu ! seroit-il possible ?

N E' R E S T A N.

Barbare, il est trop vrai : Vien épuiser mon flanc

Du reste infortuné de cet auguste sang.

Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux père,

Il venoit dans mes bras d'achever sa misere,

Et d'un pere expiré j'apportois en ces lieux

La volonté dernière, & les derniers adieux,

Je venois, dans un cœur trop faible & trop sensible,

Rappeler des Chrétiens le culte incorruptible,

Hélas ! elle offensoit notre Dieu, notre Loi ;

Et ce Dieu la punoit d'avoir brisé pour toi.

O R O S M A N E.

Zaire ! . . . Elle m'aimeut ? Est-il bien vrai, Fâtime ?

Sa Sœur ? . . . J'étois aimé ?

F A T I M E.

Cruel ! voilà son crime.

TRAGEDIE.

93

Tigre altéré de sang, tu viens de massacrer
Celle qui malgré soi constante à t'adorer,
Se flattoit, espéroit que le Dieu de ses pertes
Recevroit le tribut de ses larmes sincères,
Qu'il verroit en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudroit vous réunir tous deux,
Hélas ! à cet excès son cœur l'avoit trompée,
De cet espoir trop tendre elle étoit occupée,
Tu balançois ton Dieu dans ton cœur alarmé.

OROSMANE.

Tu m'en as dit assez. O ciel ! j'étois aimé !
Va, je n'ai pas besoin d'en scavoir davantage.

NERESTAN.

Cruel ! qu'attends-tu donc pour assouvir ta rage ?
Il ne reste que moi de ce sang glorieux,
Dont ton pere & ton bras ont inondé ces lieux.
Rejoins un malheureux à sa triste famille,
Au Héros, dont tu viens d'afflagger la fille.
T'es tourmentz s'ont-ils prêts ? je puis braver tes coups,
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la soif de mon sang qui toujours te dévore,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore ?
En m'arrachant le jour souviens-toi des Chrétiens
Dont tu m'avois juré de briser les liens ;
Dans sa féroceité ton cœur impitoyable,
De ce trait généreux s'eroit-il bien capable ?
Parle ; à ce prix encore je bénis mon trépas.

O R O S M A N E allant vers le corps de Zaire,
Zaire!

C O R A S M I N.

Hélas ! Seigneur, où portez-vous vos pas ?
Rentrez ; trop de douleur de votre ame s'empare,
Souffrez que Nérestan : . . .

N E R E S T A N.

Qu'ordonnes-tu, barbare ?

O R O S M A N E après une longue pause.

Qu'on détache ses fers. Ecoutez, Corasmia,
Que tous ses Compagnons soient délivrés soudain,
Aux malheureux Chrétiens, prodiguez mes largesses,
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richesses,
Jusqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas,

C O R A S M I N.

Mais, Seigneur....

O R O S M A N E.

Obéis, & ne réplique pas ;
Vole, & ne trahis point la volonté suprême
D'un Soudan, qui commande, & d'une ami qui t'aime.
Va, ne perds point de tems, sois, obéis. à Né-
restan. Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encore que moi,
Quitte ces lieux sanglans, remporte en ta Patrie
Ce tresor, que ma rage a privé de la vie.
Ton Roi, tous tes Chrétiens aprenants tes malheurs,

N'en parleront jamais sans répandre des pleurs;
Mais si la vérité par toi se fait connoître.
En détestant mon crime, on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un sein qui dût m'être sacré,
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuse
À la plus digne Femme, à la plus vertueuse,
Dont le Ciel ait formé les innocents apas,
Dis-leur qu'à ses genoux j'avois mis mes Etats,
Dis-leur que dans son sang cette main s'est plongée,
Dis que je l'adorois, & que je l'ai vangée. *Il fe suë.*

Aux siens.

Respectez ce Héros, & conduisez ses pas.

N E R E S T A N.

Guide-moi, Dieu puissant, je ne me connois pas;
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que dans mon malheur ce soit moi qui te plaigne.

F I N.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux la Tragédie intitulée, Zaïre, dont l'impression confirmera vraisemblablement le jugement que le Public en a porté, par l'extrême empressement qu'il a manifesté pour les représentations. A Paris ce dix-huit Novembre mil sept cent quatre-vingt-deux.

D E M O N G R I F.



FAUTES A CORRIGER DANS LA TRAGEDIE. DE ZAYRE.

Page 13. Vers 11. Et des noeuds de l'hyrien, corrigez
Et du noeud de l'hyrien.

Page 14. Vers 1. Un Esclave Chrétien, corrigez Cet Es-
clave Chrétien.

Page 21. Vers dernier, Couvrant de notre sang, corrigez
Baignant de notre sang.

Page 45. Vers 2. Le jour qui vous éclaire, corrigez Le
jour qui nous éclaire.

Page 49. Vers 6. périr dans l'innocence, corrigez périr
sans innocence.

Page 63. Vers 1. Et moins il doit souffrir, corrigez Et
moins il peut souffrir.

Idem, Vers 3. cette nuit doit se rendre, corrigez ce secret
va se rendre.

Page 65. Vers 9. que je ne connois pas, corrigez que je
ne conçois pas.

Page 94. Vers 11. d'une ami qui t'aime, corrigez d'un
ami qui t'aime.

14104097



